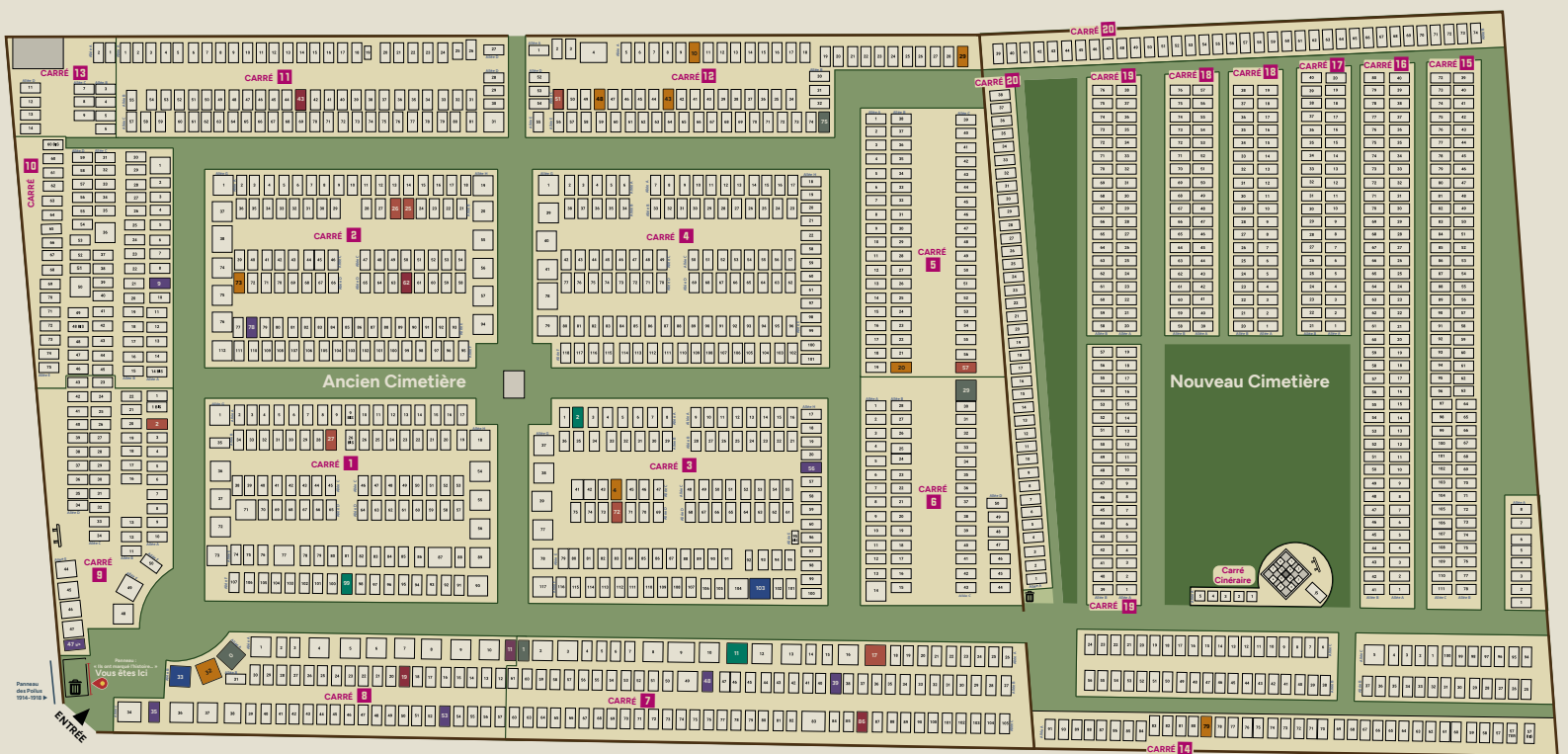


Cimetière SAINT-CYR et SAINT-OUEN-SUR-MORIN



Ils ont marqué
l'histoire de nos deux
communes...

Table des matières

	Index des noms...	3
	Des aubergistes...	4-13
	Des artistes...	14-23
	Des notables...	24-29
	Des entrepreneurs...	30-35
	Des musiciens...	36
	Des résistans, des réfractaires...	37-41
	Des religieux...	42
	Des médecins...	44-45
	Sources et crédits...	46

Symbole...
Carré 10 - Sépulture N°9

10
9

Index des noms

Cliquer sur le nom pour accéder à la page concernée.

ARMAND Auguste dit ARMAND-AUGUSTE	20
BORGHI Vincenzo	4
BORGHI Fernand	7
BORGHI DEREK (Famille)	6
BORGHI Elme dit Titi	6
BORGHI Fulvia née CIOSSI	5
BORGHI Marcelle née DEREK	6
BORGHI Élise née HUVIER dite Lisette	7
BORGHI-Cioffi (Famille)	5
BORGHI-HUVIER (Famille)	7
BOURNICHE Jacques	37
BOURSAULT La fromagerie	30
BOURSAULT Henri	30
CALLÉ Julien	12
CALLÉ Céline née BLUEM dite Maud	12-13
CALLÉ-ROBBÉ-BUEM (Famille)	12-13
CLÉRICI Giovanni	23
DAUMONT (Famille)	28
DAUMONT Lucien	28
DAUMONT Edmond	28
DAUMONT Eugène	28
DE BAUDICOUR (Famille)	27
DE BAUDICOUR Marthe	27
DE BAUDICOUR Prosper	27
DE BAUDICOUR Marie-Jenny née BOMSEL	27
DE NEUFVILLE (Famille)	24
DEQUIEDT (Famille)	25
DEQUIEDT Paul	25
DEVOS Lucien	39
DHAINE Michel (Le père)	43
DONON Hector	44
DUMARCHEY Pierre dit MAC Orlan	15
DUMARCHEY Marguerite née LUC	15
ERKA L'entreprise	33
(L')Espérance Société musicale	36
FOUGERAT Huguette dit FOUVERT	18
FOUGERAT Pauline née BLANCHARD	38
FOURT Jean-Baptiste	14
GÉRARD Frédéric dit FRÉDÉ	11
GUIBERT Albert	9

GUIBERT Roger	10
GUIBERT Pierre dit Pierrot	10
GUIBERT-FICHET (Famille)	9
GUIBERT Suzanne née FICHET	9
GUIBERT-LICOT (Famille)	10
GUIBERT Mauricette née LICOT	10
GUILLEMINOT Jean	45
HELMBACHER L'épicerie des	34
HELMBACHER Eugène	34
HELMBACHER Fernand	35
HELMBACHER Rosalie née SCHWIMMER	35
HUQUÉ Pierre Alexandre (Le père)	42
KUENTZ Roger	33
KUENTZ Raymonde née ROTH	33
LEBON André	41
LEVASSEUR Hélène Rose (Sœur Ambroisine)	43
LUC Berthe née SERBOURCE	15
MANOUVRIER Jean-Baptiste (Le père)	43
PÉRICHARD Pierre dit BERGER	17
PHILIPPE Jean dit FLIP	22
PLANCHE André	40
PRESSAC Marcel	21
RÉMY (Famille)	4
RÉMY Romain	4
RÉMY François Victor	4
RÉMY Victor Bruno	4
ROBBÉ Manuel	12
ROL(L)IN La briqueterie-tuilerie des	31, 32
ROLIN André	29, 31
ROLIN Arthur	31
ROLIN Roger	31
ROLIN Raymond	31
ROLIN Maurice	31
ROLLIN Romain	31
ROLLIN Charles	31
SAUVAYRE Maurice	19
SIMON La scierie des	34
SIMON Georges Daniel	34
SIMON Daniel	26, 34
SIMON Georges Jules	8, 34
SIMON Maria née MARLE	8
SIMON-MARLE (Famille)	8
THIERRY Zéphirin	36
TOULOUSE René Edmond	36
TULIER Constance (Mère Henriette)	43
YVONNET Charles Romain	36

Des aubergistes...

Famille RÉMY

Romain RÉMY

[1763 Rebaix (77) – 1829 Saint-Ouen-sur-Morin (77)]

Romain achète une épicerie-débit de boisson en 1796.

Trois générations de RÉMY vont s'y succéder.

Son fils...

François Victor RÉMY

[1797 Saint-Ouen-sur-Morin (77) – 1881 Saint-Ouen-sur-Morin (77)]

Son fils ...

Victor Bruno RÉMY ►



[1831 Saint-Ouen-sur-Morin (77) – 1896 Saint-Ouen-sur-Morin (77)]

Son fils ...

◀ Victor Bruno RÉMY

[1862 (et non 1872 comme indiqué sur la tombe) Saint-Ouen-sur-Morin (77) – 1934 Saint-Ouen-sur-Morin (77)]

10

9



Le Chandelier de Bois

La famille Rémy



C'est en 1794 que le bâtiment que nous connaissons sous le nom d'« Auberge de la Source », situé sur la place de Saint-Ouen-sur-Morin, fut acheté par **Romain Rémy**, menuisier de son état. **Le sieur Rémy** était installé à Saint-Ouen depuis ses noces, en 1791, avec **Marguerite Vallée**, une fille du village. L'activité de cette première auberge dut être assez réduite puisque **Rémy** exerça simultanément les professions de menuisier et d'aubergiste et que son fils puis son petit-fils firent de même. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'auberge s'appelait « Au Chandelier de bois », une fabrication maison de **Victor Rémy**, petit-fils du premier propriétaire. Elle « faisait » aussi épicerie, mais c'était d'abord une « maison de vin », c'est-à-dire un débit de boisson. C'était la grande époque des « assommoirs » (Zola publia son roman éponyme en 1877), et il n'était pas rare de trouver plusieurs bistrots dans un petit village. En 1896, l'auberge sortit de la famille. Elle fut louée à **Alexis Bonnefoy** et à **Aline Camus**, son épouse, puis vendue en 1907 à la fille de ces derniers, **Pierrette Bonnefoy**, et à son conjoint, **Lucien Huvier**. L'établissement devint alors l'« Hôtel de la Source » (référence à la source proche qui alimente le lavoir communal). Comme au siècle précédent, l'établissement abritait plusieurs activités : épicerie-mercerie et café-restaurant.

▲ **Le chandelier du père Rémy** : un petit fût octogonal en noyer ou en chêne. Victor Rémy le fabriqua dès 1861 pour une clientèle locale.



Des aubergistes...

Famille BORGHI-CIOSSI

Vincenzo BORGHI

[1868 Fiorano (Italie) – 1946 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

et son épouse

Fulvia BORGHI née CIOSSI

[1873 Milan (Italie) – 1961 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

créent à l'Hermitière « la Cantina » pour les ouvriers meuliers qui deviendra plus tard « La guinguette de l'Hermitière ».

7

39

L'Hermitière, une guinguette... aux champs



▲ **Années 1940.** La famille Borge pose devant ce qui deviendra la guinguette de L'Hermitière. De gauche à droite : Jeanine, Vincenzo le père, son épouse Fulvia ; Daniel et Marcelle Borge.

L'histoire de la guinguette commence juste après la Première Guerre mondiale, quand **Vincenzo Borge** et son épouse **Fulvia** s'installent dans une modeste bâtisse briarde située à l'écart du village, à L'Hermitière, et qui s'appelle alors *la « Tuilerie »* du fait de son activité antérieure. **Vincenzo** et **Fulvia** sont tous deux italiens. Arrivés en France à l'adolescence, ils se sont rencontrés et mariés à Paris. **Vincenzo** est carrier et c'est son activité qui les a conduits dans la région une dizaine d'années auparavant. En effet, lui a trouvé à s'embaucher à la carrière de *Champtortet*, tout près de là, et son épouse y a créé une « *cantina* » pour les ouvriers meuliers, souvent italiens comme eux.

Fulvia sert à manger et à boire aux ouvriers. Sa cuisine, simple et roborative, conserve les recettes et saveurs de ses origines : soupes à base de haricots et de lard, spaghetti et « *calçagatte* ».

Vincenzo cède l'établissement à l'un de ses fils, **Elme**, en 1938.

Des aubergistes...

Famille BORGHI DEREK

Elme BORGHI dit Titi

[1906 Boissise-le-Roi (77) – 1987 Meaux (77)]

et son épouse

Marcelle BORGHI née DEREK

[1912 Paris 10e (75) – 1998 Jouarre (77)]

2^e génération de restaurateurs-animateurs de la Guinguette de l'Hermitière.

2

78

L'Hermitière, on y danse, on y danse...

Héritant de la « *cantina* » en 1938, Titi voit la clientèle s'accroître et changer. Le terrain de boules a toujours existé pour les ouvriers ; cependant, le dimanche et pendant les vacances, les clients de l'Hôtel Moderne à Saint-Cyr, de l'Hôtel de la Source à Saint-Ouen ou des Marronniers à Orly-sur-Morin aiment monter à pied pour jouer à la pétanque... mais aussi pour danser. Dans



▲ *Années 1950. Elme Borghi et son épouse Marcelle.*

les années 1950, on vient toujours plus nombreux trinquer et danser à la « *Guinguette de L'Hermitière* » : villageois des environs, banlieusards par cars entiers, noces après le banquet, sans réserver souvent, tant il est vrai que plus on est de joyeux danseurs et plus on rit ! L'atmosphère y est animée et bon enfant. **Elme (« Titi »)** met l'ambiance et donne le tempo, aux platines : valse et tangos, puis cha-cha-cha et rocks endiablés. « *Ce soir, tu viendras sous les amandiers* », dit la chanson... Et aux beaux jours, en effet, on danse sous les frondaisons pendant que les enfants jouent à la balançoire et au tape-cul.



L'activité de restauration évolue elle aussi : la cantine cède la place aux banquets dominicaux. La cuisine, cependant, garde des saveurs d'Italie, même si la spécialité de la maison semble légèrement plus exotique : ce sont les fameuses « *côtes de L'Hermitière* » que l'on appelle aussi les « *côtes de crocodile* », mais que l'on déguste arrosées d'un vin de Chianti ! Et aux fourneaux, ce sont toujours les femmes de la famille qui officient : **Marcelle**, l'épouse d'**Elme**, bientôt secondée par sa fille **Jeanine**.

Des aubergistes...

Famille BORGHI-HUVIER

Fernand BORGHI

[1908 Boissise-le-Roi (77) 1991 Meaux (77)]

et son épouse

Élise BORGHI née HUVIER dite Lisette

[1913 Saint-Ouen-sur-Morin (77) – 2001 La Ferté-sous-Jouarre (77)]

Hôteliers-restaurateurs de l'Auberge de la Source.

3

56

L'Hôtel de la Source



▲ Élise Borghi, dont les talents culinaires firent la renommée de l'auberge.

Au début des années 1930, **Élise Huvier** (surnommée *Lisette*), l'une des filles des propriétaires, reprend l'affaire de l'*Hôtel de la Source*, secondée par son époux, **Fernand Borghi**. Une dizaine de chambres accueillent les hôtes et l'hôtel a son content de vacanciers et de joyeuses tablées tous les étés, du 14 juillet au 1er octobre. La vallée du Petit Morin était déjà renommée pour sa beauté et attirait une clientèle de Parisiens en quête de calme et de nature. Aussi ces estivants goûtaient-ils les plaisirs simples : promenades, parties de pêche, pétanque ou broderie. L'hôtel devait aussi sa renommée à la savoureuse cuisine de **Lisette**, une cuisine du terroir et du cœur préparée avec les légumes et fruits des potager et verger de l'hôtel, et les volailles de sa basse-cour. La salle de billard et le restaurant faisaient le plein les dimanches. Il n'était pas rare qu'après un banquet on pousse les tables pour « *guincher* » au son de l'accordéon ! En hiver, c'était souvent les repas de chasse qui rassemblaient les convives. Le reste de l'année était plus calme, mais le café restait ouvert tous les jours.

En traversant le siècle, l'établissement se transforme. La salle de danse ferme à la fin des années 1930, et la vente de mercerie cesse aussi. Le commerce d'épicerie s'arrête en 1946, et peu après la salle de restaurant est déplacée et agrandie. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'hôtel est réquisitionné pour y loger des soldats allemands, qui prenaient leurs repas au *château de La Brosse*, où était hébergé l'état-major. La paix revenue, l'activité reprend de plus belle. Dans les années 1950, la fréquentation hôtelière commence à baisser, alors que le retour de la prospérité et la démocratisation de l'automobile permettent aux Parisiens de partir en vacances au-delà de la vallée. **Lisette** et **Fernand** vendent l'*Hôtel de la Source* en 1956.



▲ 1935, Fernand et Élise Borghi, propriétaires du début des années 1930 à 1956.

Des aubergistes...

Famille **SIMON-MARLE**

Georges SIMON

[1875 La Chapelle-sur-Chézy (02) – 1921 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
et son épouse

Maria SIMON née **MARLE**

[1872 Condé-en-Brie (02) – 1941 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
Ils créent l'Hôtel Moderne à Saint-Cyr-sur-Morin.

7
17

L'Hôtel Moderne

Le créateur : Georges Simon



Fraîchement mariés, **Georges** et **Maria Simon** arrivent à Saint-Cyr en 1898. Le jeune couple reprend une épicerie-mercerie qui fait aussi négoce de charbon, buvette au rez-de-chaussée, et au premier étage, salle de bal à l'occasion. En 1905, désireux de se mettre à leur compte, les **Simon** achètent des terrains à la sortie du bourg et y font bâtir une auberge : l'*Hôtel Moderne*. On y savoure une cuisine bourgeoise, les chambres sont confortables et dotées de... cabinets de toilette !

Les voyageurs en calèche y trouvent remise et écurie pour leur équipage. Les plus aisés peuvent y stationner leurs automobiles dans un garage. Les plus modestes, venus avec le récent chemin de fer qui n'a pas vingt ans, descendent à la gare de Saint-Cyr, à peine distante de 300 mètres. À la réception comme aux fourneaux, **Maria** accueille, cuisine, veille à l'entretien des chambres. Juste en face, **Georges** a, lui, installé une scierie volante qui prospère grâce au marché des traverses de chemin de fer et à la fabrication de caisses pour l'armée.

Puis l'hôtel s'enrichit de balcons avec vue imprenable sur la vallée du Petit Morin. Vers 1910, l'acquisition d'une parcelle voisine recouvrant en partie l'ancien cimetière permet la création d'une salle de bal. Ce qui vaudra aux danseurs qui ont du mal à quitter les lieux cette réflexion de **Maria**, pressée d'aller dormir : « *Vous avez suffisamment dansé sur les morts !* »

En 1921, **Georges** décède subitement à presque 46 ans d'une maladie rénale. Son fils **Daniel**, 18 ans, interrompt ses études pour reprendre la scierie paternelle. **Maria** continue à faire fonctionner l'auberge jusqu'à ce qu'elle décide finalement de la vendre, en 1926...

Alors, commence une autre histoire : celle de [la famille Guibert](#).



647. SAINT-CYR-SUR-MORIN (S.-et-M.) — Place de l'Hôtel Moderne

Des aubergistes...

Famille GUIBERT-FICHET

Albert GUIBERT

[1885 Menou (58) – 1945 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
et son épouse

Suzanne GUIBERT née FICHET

[1888 Paris (75) – 1971 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
Propriétaires-restauranteurs, animateurs de l'hôtel Moderne à la suite des SIMON de 1926 à 1986.

8

35

L'Hôtel Moderne

La famille Guibert



C'est en 1926 qu'**Albert** et **Suzanne Guibert** achètent l'*Hôtel Moderne*.

Limonadiers ayant pignon sur rue (ils tenaient dans la capitale, à l'angle de la rue de Lappe et de la rue de la Roquette, au numéro 30, une « crèmerie » où l'on servait des repas simples à tout moment de la journée), ils veulent en effet quitter Paris pour s'installer à la campagne avec leurs deux enfants – **Roger**, 15 ans, et **Pierre**, 6 ans. **Albert**, ancien combattant,

a été gazé et son médecin lui a conseillé d'aller respirer un air plus sain...

Il n'y a alors à *La Moderne* ni eau courante ni électricité. Une installation produisant du gaz acétylène permet d'éclairer les pièces principales grâce à des lustres constitués d'une multitude de perles de Venise qui démultiplient la lumière. Les lampes à pétrole, mobiles et individuelles, sont réservées aux chambres. L'eau est montée par un système de pompe actionnée manuellement et envoyée dans une cuve située dans le grenier au troisième étage. Ce système astucieux permet à chacun de disposer de l'eau courante à partir de robinets.

La clientèle est avant tout locale. Le bar fait office de café de village, tandis que le restaurant accueille les mariages, baptêmes

et enterrements et qu'une grande salle sert de cadre aux répétitions de l'harmonie municipale, pour les bals ou le cinéma. Il y a aussi les nombreux banquets organisés par les sociétés locales, qui rapportent peu, mais ont l'avantage de faire connaître les lieux à un plus large public.

Les repas d'enterrements ont leur rituel gastronomique : tête de veau, bœuf-gros-sel ou encore pot-au-feu, pour permettre à tous de reprendre des forces. L'hiver, le repas est précédé d'un vin chaud aromatisé de cannelle. Après un premier temps de tristesse et de recueillement, les langues se délient, famille et amis évoquant les meilleurs moments du défunt. Par ailleurs, il n'est pas rare que des ouvriers prennent pension dans les lieux, le temps d'un chantier. D'une façon générale, la clientèle de passage est plutôt familiale et se différencie de celle de l'auberge voisine, l'*Œuf Dur*, qui attire plutôt le Tout-Paris artistique. Puis, avec le développement de l'automobile, une clientèle citadine et aisée commence elle aussi à venir passer quelques jours de vacances à la campagne.

Albert peut même aller chercher ses clients à la gare de La Ferté-sous-Jouarre avec sa propre voiture, une splendide *Chenard et Walcker*...



▲ Albert Guibert en grande tenue dans la cuisine de La Moderne.

Des aubergistes...

Famille GUIBERT-LICOT

Pierre GUIBERT dit Pierrot

[1920 Paris 11e (75) – 2013 Jouarre (77)]

et son épouse

Mauricette GUIBERT, née LICOT

[1920 Bagnolet (93) – 2015 Jouarre (77)]

propriétaires-restauranteurs et animateurs de l'hôtel Moderne à la suite de leurs parents, en compagnie de leur frère et beau-frère

Roger GUIBERT

[1911 Paris 11e (75) – 2002 Coulommiers (77)]

9

47^{bis}

8

35

L'Hôtel Moderne

La famille Guibert



▲ Maurice et Pierre Guibert dans la salle de restaurant de La Moderne avec le chat Titus, fin des années 1980.

◀ Roger, discret et toujours souriant, est homme aux talents multiples. Chargé de l'entretien et de la maintenance de ce que l'on appellerait aujourd'hui un complexe hôtelier, il est aussi ébéniste, serrurier, peintre en bâtiment... et sur chevalet ! Photographe à ses heures, il fixe avec son objectif les moments forts du restaurant, contribuant ainsi à la mémoire de La Moderne, de ses événements.

Après la guerre, **la famille Guibert** réhabilite sommairement *l'Hôtel Moderne* : l'entrée sert provisoirement de salle de restaurant. À la cuisine, **Roger** prépare la pâtisserie et la charcuterie ; **Mauricette** est présente derrière les fourneaux et gère l'hôtellerie ; **Pierre**, en salle, accueille les clients et supervise le service. En dehors des extras, deux serveuses en salle, une femme d'entretien et une autre à la plonge complètent les effectifs. De 1946 à 1986, date de la fermeture définitive de *La Moderne*, nombre de gueuletons s'y dérouleront ; quelque mille mariages y seront célébrés.

Roger décède en 2002. Quant à **Pierre**, qui reçut en 2006 le diplôme de *chevalier des Arts et Lettres*, il nous a quittés le 19 novembre 2013 à l'âge de 93 ans et **Mauricette** en 2015.

Dans les années 1960, *La Moderne* fait office de salle à manger et de salon pour **Pierre Mac Orlan**, devenu veuf. Mais il n'est pas le seul à y recevoir ses amis : **Jean-Pierre Chabrol** y emmène lui aussi ses invités autant pour admirer la superbe collection d'outils de **Pierrot** que pour déguster le plat du jour. C'est ainsi que **Jacques Brel**, **Jacques Canetti**, **Georges Brassens** et **Guy Béart** fréquenteront à l'occasion *l'Hôtel Moderne*...

Pendant plus de quarante ans, la collection de **Pierre Guibert** ira croissant. Le client ne peut échapper à une visite commentée... La salle de billard devient « *le petit musée* ». En 1970, une partie de la salle de danse connaît le même sort : **le fonds Guibert** comporte alors quelque 3 000 pièces. Cependant, les **Guibert** vieillissent. Ils n'ont pas d'héritier et sont très attachés au village de Saint-Cyr. **Pierre** propose donc à **Jacques Larché**, alors président du Conseil Général, que sa collection devienne un musée. En 1986, l'achat de l'immeuble est voté par le Département. **Roger**, **Pierre** et **Mauricette** font don de leur collection au futur musée. **Évelyne Baron** est nommée conservatrice en 1987. En 1995, le *Musée des Pays de Seine-et-Marne* ouvre ses portes.

Des aubergistes...

Frédéric GÉRARD dit FRÉDÉ

[1860 Athis-Mons (91) – 1938 Paris 18e (75)]

Animateur du Lapin agile à Montmartre, résident secondaire à Saint-Cyr avec son âne Lolo.

8

53

Le père Frédé

Un des premiers Parisiens à la campagne

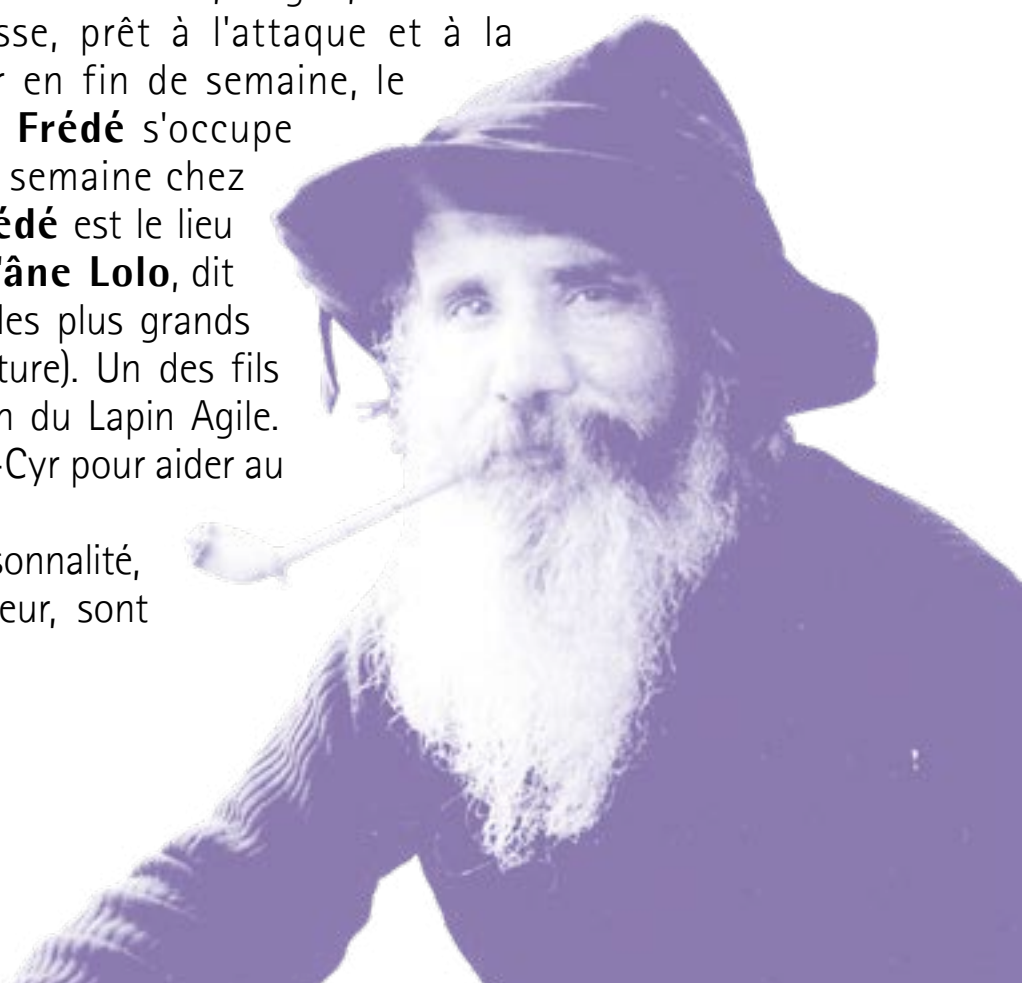


Si **Frédéric Gérard**, dit « **Frédé** », Parisien dans l'âme, vint passer ses week-ends aux Armenats, devenant ainsi un des premiers résidentiels secondaires, c'est grâce à **Berthe Serbource** à qui il achète, en 1912, la maison qu'elle avait acquise un an auparavant. Elle est aussi sa compagne et gérante du cabaret *Le Lapin Agile* situé au pied de la Butte Montmartre, dont **Frédé** en est l'animateur patenté. Le premier métier de Frédéric, qui a fait une école d'art, est "décorateur sur papier peint" auquel il ajoute ses talents de potier. Il lit, déclame prose et vers, chante en s'accompagnant à la guitare, au violon ou au violoncelle, à la derbouka et aux tambourins, quand il ne joue pas de la clarinette, l'ensemble justifiant, pourquoi pas, l'appellation "d'artiste lyrique". **Frédé**, Saint-Cyrien d'adoption, est petit, barbu, chevelu, l'œil perçant et le regard matois. Le pantalon de velours suggère le terrien, le foulard rouge, le libertaire, un mélange de « Robinson Crusoé, de trappeur de l'Alaska et de bandit calabrais ». **Mac Orlan** le décrit comme « taciturne, agile, massif et

courageux, le dos voûté, la tête basse, prêt à l'attaque et à la défense ». Quand il vient à Saint-Cyr en fin de semaine, le

Lapin Agile étant fermé le "ouikène", **Frédé** s'occupe de ses moutons, laissés en pension la semaine chez un voisin. À noter que le jardin de **Frédé** est le lieu de sépulture de son fidèle compagnon, l'âne **Lolo**, dit **Boronali** (complice involontaire d'un des plus grands canulars artistiques en matière de peinture). Un des fils de **Frédé**, **Paulo**, reprendra la direction du Lapin Agile. **Frédé** espacera alors ses venues à Saint-Cyr pour aider au cabaret.

Il meurt en 1938. Sa forte et chaleureuse personnalité, son esprit caustique, un rien provocateur, sont ceux du célèbre cabaret montmartrois.



Des aubergistes...

Famille CALLÉ-ROBBÉ-BLUEM

Julien CALLÉ

[1881 Boves (80) – 1944 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Créateur et animateur de l'auberge de l'Œuf dur et de l'Amour, en compagnie de son épouse

Céline CALLÉ née BLUEM dite Maud

[1877 Paris 19^e (75) – 1956 Meaux (77)]

Y est enterré également le fils de Maud,

Manuel ROBBÉ

[1897 Paris 10^e – 1977 Paris 18^e (75)]

issu de son 1^{er} mariage avec Manuel ROBBÉ peintre-graveur.

7
48

L'auberge de l'Œuf Dur et de l'Amour... Pour une clientèle de ouikène !



Julien Callé est huissier... et s'ennuie ferme dans son métier. Son copain **Frédé** du « *Lapin agile* » à Montmartre, lui dit « *J'ai de la clientèle qui s'embête le ouikène, pourquoi ne t'en occuperais-tu pas ?* » Chose dite, chose faite. **Callé** achètera en 1912 une ferme, à Saint-Cyr. Ce sera *l'Auberge de l'Œuf Dur et de l'Amour, du Commerce et du Venezuela réunis*. Avant la Première Guerre mondiale, la clientèle est composée des amis de Montmartre, d'artistes, de leurs muses et modèles, d'écrivains (**Carco**, **Dorgelès**), de peintres (**Warnod**, **Delaw**) et bien sûr d'honnêtes bourgeois, bringueurs et farceurs, venus respirer, l'espace d'un moment, un air de bohème. Entre les deux guerres, il y a toujours un noyau d'artistes, cette fois-ci reconnus, autour desquels gravite une clientèle d'hommes politiques (**Aristide Briand**), de militaires (le commandant **de Lattre de Tassigny**, alors en poste à

Coulommiers), d'artistes (**Michel Simon**, **Mistinguett**), de diplomates (**Nordling**), d'écrivains (**Céline**)... Tous, quelle que soit leur condition, apprécient les plats simples préparés par **Maud**, l'épouse de **Julien** avec des produits du jardin et du terroir.

Pendant plus de trente ans, hommes des arts et des lettres, du spectacle, de la politique, de la diplomatie, leurs épouses, légitimes ou non, viendront y déguster la « *charcuterie de style, le pâté de sanzonnet, le marc et le champagne du Sénégal* », y participer à des concours de sacs, de sex-appeal, avec coucher de soleil garanti, tout cela jusqu'à la fin des années 1930, époque de la fermeture.



Des aubergistes...

Famille CALLÉ-ROBBÉ-BLUEM

7
48



Maud Callé

« On s'est bien amusé... »

Maud et **Julien** s'installent rue du Mont-Cenis, à Montmartre. Un choix évident, pour lui comme pour elle. **Maud** est en effet une habituée du *Lapin Agile*, amie des peintres, des poètes et des écrivains de la Butte. Pourtant, quand **Julien**, contraint par son père de prendre un greffe, doit s'exiler à Raon-l'Étape, dans les Vosges, elle n'hésite pas un instant à le suivre. À ce moment-là, son divorce d'avec **Emmanuel Robbe** n'est pas encore prononcé ; il ne le sera qu'en 1911... et même alors, **Julien** et **Maud** ne se précipitent pas à la mairie. Ils attendront 1915. À cette époque, **Maud** et **Julien** sont déjà propriétaires de *l'Œuf Dur* depuis janvier 1912. Et l'auberge « tourne » à plein. Chacun tient son rôle. **Callé**, en maître de céans, est un animateur hors pair, mais **Maud** joue elle aussi sa partition, et fort bien. Non seulement elle s'active aux fourneaux, mais elle participe volontiers aux folies de son farfêlu d'époux. Et puis, elle entretient des relations cordiales, bien que réservées, avec ses voisins briards. Certes, son sens de l'humour déroute parfois les Saint-Cyriens. Ainsi, un jour où l'une de ses voisines lui demande comment va son mari, **Maud** répond tout de go : « *Mais ce n'est pas mon mari, Madame, c'est mon amant !* »... Reste que les villageois qui la fréquentent s'accordent tous à reconnaître sa gentillesse. Quand **Julien** meurt en 1944, elle a 69 ans et ne s'occupe plus de l'auberge, mais continue d'habiter la maison à l'entrée de la cour, celle où le couple a vécu. Jusque dans la vieillesse, **Maud** continuera de charmer ceux qui l'approchent, tel l'écrivain **Nino Frank** qui, travaillant avec **Pierre Mac Orlan**, loue une chambre dans sa maison. Il évoque **Maud** avec tendresse : « *Ses yeux brillants de gaieté révélaient une des rares femmes à qui j'ai vu de l'humour et du meilleur. Elle partageait sa journée entre la minuscule cuisine ornée de casseroles sentant fort la suie et où elle se tenait aux aguets. [...] Les jeux et ris fantasques de la vieille dame formaient le meilleur de la moisson que j'apportais l'après-midi chez Pierre (Mac Orlan), qui y trouvait autant de goût que moi.* »



Très affaiblie dans les derniers temps, **Maud Callé** regardait avec beaucoup de nostalgie une poupée de chiffon à l'effigie de **Frédé** posée sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, et murmurait : « *On s'est bien amusé...* » Elle s'est éteinte le 27 août 1956 à Meaux.

Des artistes...

Jean-Baptiste FORT

[1924 Besançon (25) – 1998 La Ferté-sous-Jouarre (77)]

Artiste peintre, illustrateur. Résistant, tireur d'élite, il a rejoint la première armée française en 1944.

3

44

Peintre et tireur d'élite...



Jean-Baptiste Fort s'installe à Courcelles-la-Roue en 1972. C'est **Jean-Pierre Chabrol**, qui fut son compagnon et supérieur hiérarchique pendant la guerre et son ami dans le civil, qui lui a fait connaître l'endroit et lui en a vanté sa nature paisible et préservée. Car **Fort** rêve de calme pour peindre. Originaire du Jura, il a commencé ses études artistiques aux Beaux-Arts de Besançon avant la guerre. Résistant, tireur d'élite, il a rejoint la première armée française en 1944. À la Libération, il complète ses études aux *Beaux-Arts de Paris* et aux *Arts décoratifs*. À Chelles, où il habite et enseigne le dessin, ses voisins et amis s'appellent **Bernard Clavel**, **Hervé Bazin**, **Armand Lanoux** : ensemble, ils forment la « bande des quatre »... qui se reformera quelquefois à Courcelles. Devenu Seine-et-Marnais, **Fort** enseigne les arts plastiques au lycée de Coulommiers, mais surtout il dessine et peint une nature entre abstraction et suggestion figurative. Une peinture originale et affirmée, tout comme son caractère qui l'a poussé à refuser toute carrière officielle, les vernissages et les mondanités obligées.



▲ Armand Lanoux, Hervé Bazin et Jean-Baptiste Fort.



Des artistes...

Pierre DUMARCHEY dit MAC ORLAN

[1882 Péronne (80) – 1970 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
*Académicien Goncourt, journaliste, romancier...
est inhumé avec son épouse*

Marguerite DUMARCHEY née LUC

[1886 Paris 9e (75) – 1963 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
et sa belle-mère

Berthe LUC née SERBOURCE

[1854 Poinçon-lès-Larrey (21) – 1933 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Pierre Mac Orlan *Un itinéraire...*

Pierre Mac Orlan — de son vrai nom, **Pierre Dumarchey** — naît en 1882 à Péronne, dans le Nord. Il a 17 ans quand il abandonne le lycée d'Orléans pour « monter à Paris ». Montmartre : il y croise **Toulouse-Lautrec**, **Bruant**, sympathise avec **Apollinaire** et **Max Jacob**. **Picasso** est son voisin de chambre au *Bateau-Lavoir*. Il fraternise avec de **Vlaminck**. **1901** ► **Pierre** part pour Rouen. Premier contact avec la « chose écrite » : il est correcteur dans une imprimerie. De retour à Paris, son coup de crayon lui permet de (sur)vivre dans les revues. Puis, c'est le Service militaire et les voyages (Marseille, Naples, Palerme, Bruges : des ports avant tout) constituant ce qui servira plus tard de toile de fond à son œuvre. Entre deux périples, il revient à Montmartre et dessine pour le journal « *le Rire* » dont le directeur, **Gus Bofa**, préfère les légendes de ses croquis aux dessins eux-mêmes. **1912** ► Publication de son premier roman, « *La Maison du retour écœurant* » sous le nom de **Pierre Mac**

Orlan. Son repaire est « *Le Lapin Agile* » tenu par **Frédé**, un cabaret montmartrois que fréquentent bon nombre d'artistes. Il y noue de solides amitiés, de **Carco** à **Dorgelès**. Et surtout, il y rencontre **Marguerite**, la fille de **Berthe Serbource**, compagne de **Frédé**.

Pierre et Marguerite se marient en 1913. **1914** ► **Pierre** se bat à Verdun

et dans la Somme avant d'être réformé à la suite d'une blessure. Il continue la guerre sous l'uniforme anglais comme reporter. **1918** ►

Il publie « *Le Chant de l'équipage* ». **1924** ► **Pierre et Marguerite** s'installent aux *Archets* — hameau de *Saint-Cyr* —, dans une maison achetée en viager par la pragmatique belle-mère... **1920-1930**

► « *les Années folles* ». Bouillonnement intellectuel, foisonnement artistique : chacun oublie la guerre à sa façon. Pendant cette période, **Mac Orlan** rédige l'essentiel de son œuvre (une cinquantaine d'ouvrages). **1938** ► Le romancier acquiert la notoriété grâce au film de **Marcel Carné** « *Quai des Brumes* », dont le scénario, adapté et dialogué par **Jacques Prévert**, est tiré d'un de ses romans.



▲ En haut : Frédéric et Berthe Serbource au Lapin Agile. En bas, Marguerite Luc, jeune.

12

29

Des artistes...

12

29

Pierre Mac Orlan

Un itinéraire... (suite)

De l'après-guerre jusqu'à sa mort en 1970, il passe le plus clair de son temps dans sa maison des Archets, ce qui lui vaut le surnom d'« *Ermite de Saint-Cyr* ». Il ne vit pourtant pas coupé du monde. **1950** ► Il est nommé membre du jury du prix Goncourt. **Blaise Cendrars, Bernard Clavel, Armand Lanoux, Hervé Bazin**, ses amis viennent souvent lui rendre visite. Il reçoit aussi d'autres amoureux du verbe, et de l'humour : **Raymond Queneau, Alphonse Boudart,**



Albert Simonin, Guy Breton... Il a pour voisin l'écrivain **Jean-Pierre Chabrol**, avec lequel il peut causer littérature. **À partir des années 1950, Mac Orlan**, auteur de chansons, accueille ses interprètes essentiellement féminines. Pour parler chanson, **Pierre Mac Orlan** a un

interlocuteur de choix, son voisin **Jacques Canetti**, patron des *Trois Baudets*. Ce découvreur de talents possède dans son écurie, **Béart, Brel, Brassens...** que l'on verra également à Saint-Cyr.

1963 ► **Marguerite**, sa femme, meurt. Demeurant seul, **Mac Orlan**, qui avait déjà pris l'habitude depuis plusieurs années de recevoir ses invités chez les **Guibert**, aubergistes de *La Moderne*, fait de leur restaurant son salon de réception.

1970 ► C'est à son tour de jeter l'ancre, dans on ne sait quel port lointain...

Les gens du village gardent de **Pierre Mac Orlan** le souvenir d'un personnage réservé, simple et courtois. Un homme qui, avant de mourir, a choisi de léguer ses biens à la commune de Saint-Cyr, un petit groupe d'amis étant chargé de veiller à la survie de son œuvre. Les revenus générés permettent d'attribuer chaque année un prix, qui porte son nom, à un écrivain ou un artiste peintre, de préférence « en difficulté avec la vie ». Le prix Mac Orlan est ainsi décerné annuellement depuis sa mort.



▲ Pierre Mac Orlan et Marguerite dans leur jardin des Archets à Saint-Cyr-sur-Morin.

Des artistes...

Pierre PÉRICHARD dit BERGER

[1912 Boulogne-sur-Mer (62) – 1965 Meaux (77)]

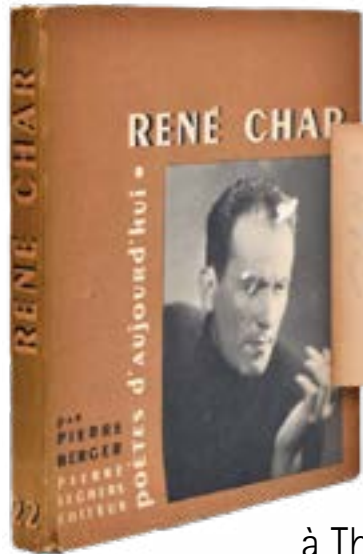
Libraire et écrivain, déporté et interné en Allemagne de 1943 à 1945. Médaillé de l'ordre de la Libération. Décoré de la médaille de la Résistance française.

12

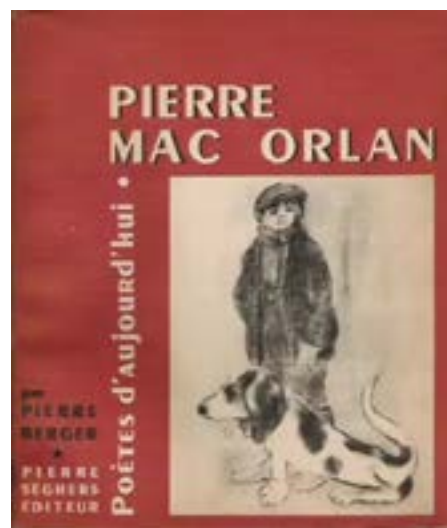
48

Homme de lettres...

Pierre Périchard, alias **Pierre BERGER** est né à Boulogne-sur-Mer d'un père artiste dramatique et d'une mère pianiste. Journaliste, il s'installe libraire à Paris 6^e au 2, rue des Beaux-Arts à l'enseigne « *La peau de chagrin* ».



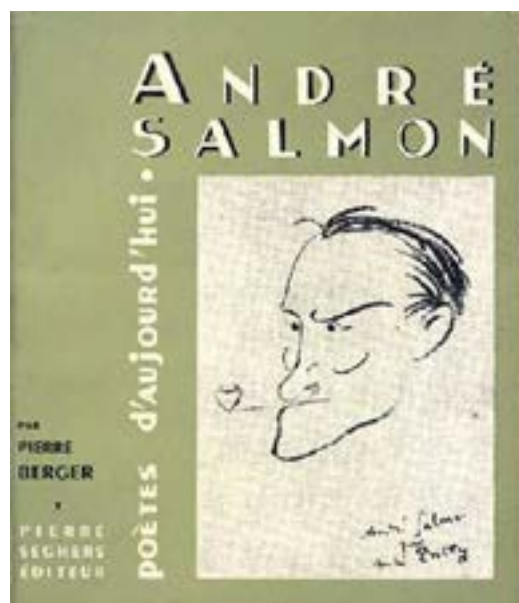
Dénoncé à la Gestapo comme résistant (sous le pseudonyme d'**Alouette Berger**), il est arrêté en 1943 et déporté en Autriche à Mathausen sous le sigle « *Nuit et brouillard* » (nom de code des directives sur la poursuite des infractions contre le Reich ou contre les forces d'occupation). Après plusieurs lieux d'internement, c'est du dernier, Ebensee, qu'il est libéré et rapatrié à Thionville le 6 mai 1945.



Après la guerre, il publie chez **Pierre Seghers** en 1946 une poésie « *Il y a deux ans, Max Jacob* » puis plusieurs volumes chez le même éditeur dans la collection « *Poètes d'aujourd'hui* » : **Robert Desnos** en 1949, **René Char** en 1950, **Pierre Mac Orlan** en 1951 et **André Salmon** en 1956. En 1958, il écrit pour la revue *Europe* n° 248 « *Pour un portrait de Max Jacob* ».

Ami des peintres **Picasso**, **Dali**, des poètes **Tanguy**, **Paul Éluard** et **Max Jacob**, qui remercie **Berger** de « *la grande joie [donnée] en conduisant le grand poète Paul Éluard jusqu'à [lui].* »

Max Jacob dira encore de lui « *grande amitié avec Pierre Berger, qui me semble de cœur et d'intelligence très au courant .../... Il me plaît et promet de venir souvent en Sologne, c'est-à-dire ici. Il a des rondeurs aimables, ténorino* », précise-t-il.



Plusieurs textes de **Pierre Berger** ont été repris dans la presse en 2024 pour les 80 ans du décès de **Max Jacob**, mort au camp de Drancy en 1944 cinq jours avant sa déportation.

Nous ignorons la raison pour laquelle **Pierre Berger** a choisi d'être enterré dans ce cimetière : son amitié avec **Mac Orlan** ?

Des artistes...

Huguette FOUGERAT dit FOUGERT

[1928 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 2009 (57)]

Artiste peintre

2

73

Huguette Fougert, peintre



▲ Le peintre Bischoff et son élève Huguette...

Elle expose en Belgique, en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis. Ses œuvres sont achetées par des institutions publiques (Ville de Paris, État français...) mais également par des collectionneurs privés dont **Robert Kennedy** ! Parallèlement à sa carrière, pour assurer la vie matérielle quotidienne, elle enseigne le dessin à *l'école ABC* de Paris, puis à Merlebach et à Metz.

Huguette, La fille de [Pauline Fougert](#), naît en 1928. Enfant, elle rend fréquemment visite aux **Mac Orlan**. **Marguerite** l'appelle affectueusement « *sa petite Espagnole* » à cause de sa chevelure brune. **Pierre** parle littérature avec elle et il lui prête des livres. Chez les **Mac Orlan**, **Huguette** rencontre **Francis Carco**, **Roland Dorgelès**, **Blaise Cendrars**. La peinture fait elle aussi partie de leurs conversations, car sont accrochés aux murs des **Soutine**, **Pascin**, **Rouault**, **Utrillo**. L'écrivain encourage les premiers pas de la jeune fille vers la peinture. Elle prend des cours chez **Bischoff**, au *Ru-de-Vrou*, hameau de Saint-Cyr, où elle travaille le crayon, le fusain et la sanguine. Une grande complicité et des affinités artistiques lient le maître et l'élève. Elle a à peine 19 ans quand elle expose au *Salon des indépendants*. Une homonymie avec une autre artiste lui fait supprimer le « *a* » de son patronyme : elle est dorénavant le peintre **Huguette Fougert**.



Transparence sur le parc, lithographie. ►

Des artistes...

Maurice SAUVAYRE

[1889 Paris (75) – 1978 Paris (75)]

Artiste peintre

5

20

Maurice Sauvayre, de la Vallée du Petit-Morin aux îles du Morbihan



Il naît à Aubagne en 1889 dans une famille plutôt aisée. On le retrouve vingt ans plus tard à Paris où il commence une carrière de dessinateur humoriste, soutenu par **Georges Delaw** et **Marcel Capy**. En fin de semaine, en compagnie de ses deux amis et quelques autres Montmartrois, il prend volontiers le petit train pour Saint-Cyr. En effet, **Maurice Sauvayre** apprécie particulièrement la verte vallée du Petit Morin. Mobilisé en 1914, il va d'ailleurs, hasards du

destin, avoir pour frère d'armes un enfant de Saint-Cyr, **Marcel Falaise**. De retour de la guerre, il décide de s'installer dans le village, près de son ami. Il devient par la même occasion le voisin de **Pierre Mac Orlan**. Une grande complicité s'installe très vite entre les deux hommes. Ensemble, ils font des séjours en Bretagne, l'un pour écrire, l'autre pour dessiner. **Maurice Sauvayre** fréquente *l'Œuf Dur*, où il retrouve avec plaisir l'ambiance montmartroise qu'il a quittée. Si l'on en croit **André Salmon**, il serait d'ailleurs l'un des auteurs des fresques réalisées sur les murs de l'auberge. Il a passé les dernières années de sa vie dans une maison du hameau de Champeaux à Saint-Cyr-sur-Morin. Décédé en 1978, il est enterré au cimetière du village.



▲ Maurice Sauvayre, La rue de Monthomé à Biercy (détail).

Des artistes...

Auguste ARMAND dit ARMAND-AUGUSTE

[1839 Nantes (44) - 1917 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Statuaire créateur de la Maison des Têtes

8

32

Armand-Auguste *La maison des Têtes*



Armand-Auguste est un artiste qui croit en la Science et en l'Industrie. Cela se manifeste aussi bien sur les façades de sa maison que sur son monument funéraire, au cimetière de Saint-Cyr. Il sculpte pour son propre compte. Libre de ses choix, il suit son inspiration. Toutefois, il n'échappe pas aux influences de son époque ; il a foi dans l'évolution de la société vers le progrès, dans la primauté du savoir.

La « maison des Têtes » ne laisse pas indifférent. Cette dénomination subsiste de nos jours, même si nombre de ses sculptures (bas-relief, buste ou visage), ont disparu dans des circonstances obscures. Les ornements de la demeure intriguent le promeneur et pourraient bien constituer le décor d'un film noir.

Armand-Auguste, sculpteur et peintre à ses heures est un élève de **Jean-Baptiste Carpeaux** (1827 - 1875), dont il suit les cours à l'École des arts décoratifs. En 1903, il achète

à Saint-Cyr, village natal de sa femme **Malvina** née **Prince**, une parcelle de terrain où il fait construire une bâtisse de briques rouges qui évoque plutôt la Renaissance italienne que l'architecture rurale briarde. La proche *briqueterie-tuilerie des Montgoins* lui fournit les matériaux ainsi que la terre pour ses sculptures, les fours pour la cuisson.

Armand-Auguste met trois ans pour réaliser sa maison, il l'occupera jusqu'à la fin de ses jours. Les époux

Armand décèdent sans enfant en 1917, elle en juin, lui en octobre. En 1919, la famille vend la propriété au voisin, **Louis-Marie Collette de**

Baudicour, qui lui-même décède en

1926. Sa fille **Marthe** qui en a hérité

lui ajoute une terrasse. Elle meurt célibataire

en 1991. La maison reste à l'abandon.

Quatre rondes-bosses qui ornaient la tour principale et les trois bustes situés au-dessus du jardin d'hiver disparaissent... Dommage pour le patrimoine et notre imaginaire en partie confisqué. Il reste les masques en bas relief et les têtes, témoignages des rêves et des espoirs d'**Armand-Auguste** qu'il plaçait en la civilisation.

► **Le Défi ou Combat de coqs.** L'ensemble s'apparente au style classique de la fin du XIX^e siècle avec ses références à l'Antiquité.



Des artistes...

Marcel PRESSAC

[1926 Paris 11^e (75) – 2002 Champcueil (91)]

Artiste peintre.

12

43

Marcel Pressac *De la comtoise au chevalet*



Né à Paris dans le XI^e arrondissement, **Marcel Pressac** s'installe en 1956 à La Ferté-sous-Jouarre, où il ouvre une boutique d'horloger-bijoutier. Son métier l'amène à battre la campagne afin de remettre dans le droit chemin les comtoises, ces grandes pendules souvent récalcitrantes. C'est grâce à elles qu'il découvre Saint-Cyr-sur-Morin et y rencontre notamment **Pierre Mac Orlan** et son cercle d'artistes amis.

Sa passion, c'est la peinture. Il a déjà suivi des cours dans la capitale, mais il se perfectionne au contact et grâce aux conseils d'**André Planson** et de **Jean Commère**, peintres locaux reconnus au-delà de notre région. Paysagiste dans l'âme, **Marcel** parcourt les vallées du Petit et du Grand Morin, la vallée de la Marne. Peu de sites échappent à ses compositions, qui sont d'ailleurs fort prisées des Briards de cœur, de sang ou de sol. C'est en tout cas lui qui, avec le peu conformiste **abbé Lenoir**, sera à l'initiative dans les années 1960 des expositions accueillies dans le presbytère de Saint-Cyr. **Marcel Pressac** est sans conteste l'animateur de cette période en matière picturale.

Très attaché à Saint-Cyr, il y achète une maison en 1966, dans la *sente du Bout-de-l'à* qui donne dans la *rue de Chavigny*. Il y installe son atelier de peinture.

D'un abord facile, ce fut un homme simple, généreux et très sensible.



▲ Le Moulin de Saint-Ouen-sur-Morin.

Des artistes...

Jean PHILIPPE dit FLIP

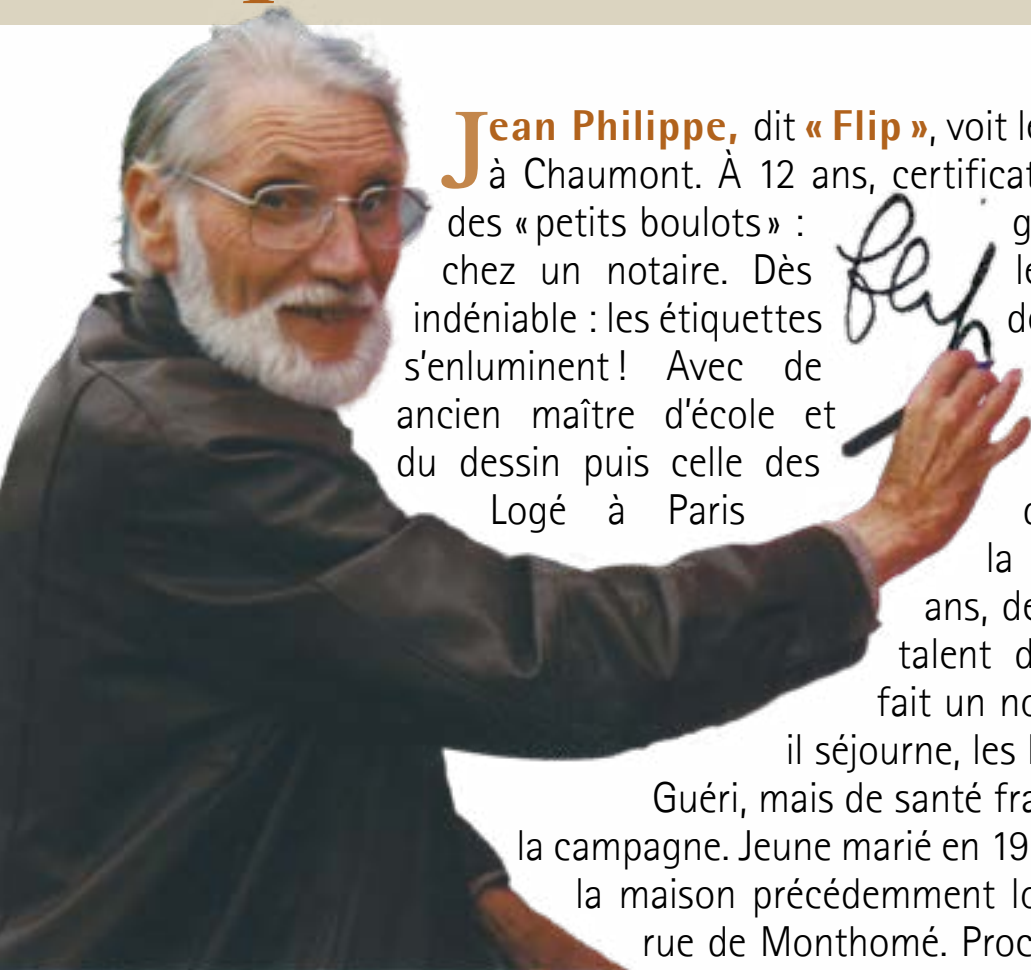
[1917 Chaumont (52) – 2004 Coulommiers (77)]

Dessinateur humoriste.

14

79

Flip, sacré humoriste



Jean Philippe, dit « Flip », voit le jour en 1917 dans une famille modeste, à Chaumont. À 12 ans, certificat d'études primaires en poche, il exerce des « petits boulots » : chez un notaire. Dès le début, il révèle un sens esthétique indéniable : les étiquettes des bocaux et les dossiers de propriétés s'enluminent ! Avec de telles prédispositions, soutenu par son ancien maître d'école et grâce à une bourse, il fait l'école ABC du dessin puis celle des Arts décoratifs.

Logé à Paris dans des conditions précaires, il contracte la tuberculose et va, pendant près de dix ans, de sanatorium en maison de cure où son talent de dessinateur s'affirme, s'affine. Il se fait un nom : **Flip**. Et une réputation. Partout où il séjourne, les locaux s'embellissent sous son pinceau !

Guéri, mais de santé fragile, il cherche un petit coin tranquille à la campagne. Jeune marié en 1946, il porte son choix sur Biercy et habite la maison précédemment louée au sculpteur **Collamarini**, au 20, rue de Monthomé. Proche de Paris, il pourra travailler pour ses donateurs d'ouvrage : *Ric et Rac*, l'hebdomadaire *Marie-France*,

la Semaine de Suzette, *les Lettres françaises*, *Nous deux*, *Intimité*, *la Vie du Rail*, *le Coq hardi*.

Ces collaborations lui permettent d'acheter une maison, en contrebas, dans la même rue et en face, au N° 5. Il y installe son atelier de dessinateur caricaturiste et de journaliste pigiste, comme il se définit lui-même avec fierté. Sans emphase, son style est sarcastique.

Il illustre des ouvrages de **Cendrars**, **Mac Orlan**, **Cesbron** et **Chabrol**, dont il apprécie le style. Il croque aussi d'un trait malicieux

les scènes de la vie courante. Rien n'échappe à son coup de crayon :

fêtes de village ; anniversaire de l'un, mariage de l'autre. Il

collabore chaque semaine au *Pays briard* (journal local) qui publie un de ses dessins, bien souvent teinté d'ironie quand il est politique. « *Pour se moquer des autres, il faut être capable de rire de soi* », disait-il.

Fidèle collaboratrice, sa femme le soulage de toutes les contraintes matérielles. Décédée

en 2000, elle le laisse désespéré par sa trop rapide disparition.

Quatre ans plus tard, il la rejoint dans sa dernière demeure à Saint-Cyr-sur-Morin.



▲ L'église de Saint-Cyr-sur-Morin par Flip

Des artistes...

Giovanni CLÉRICO

[1933 Paris 13e (75) – 2017 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Sculpteur-dessinateur atypique

12

10

Le goût de la chine et du bizarre



Giovanni Clérico éminent italianiste, enseignant-chercheur à Paris III-Sorbonne Nouvelle et brillant traducteur de Boccace, ne travaille pas avec des pinceaux : il réalise des compositions étranges à partir d'objets hétéroclites, objets de la vie quotidienne usés, brisés ou déformés, généralement ramassés au hasard de sa route ou bien chinés ici ou là. En fait, cet esprit caustique adore provoquer des rencontres inattendues, bizarres. Il joue de cette drôle d'alchimie pour donner naissance à des œuvres tout à la fois énigmatiques et pleines d'humour, parfois provocatrices et souvent surréalistes. Ces compositions ne sont jamais gratuites ou insensées. Elles jaillissent presque toujours sous l'effet d'une double impulsion : l'envie de rendre compte d'un

événement collectif (politique, par exemple) ou d'un fait personnel (une rupture amoureuse, une blessure amicale) qui l'a touché au vif.

Il faut lire les légendes, parfois fort longues, qui accompagnent ses montages pour comprendre (ou essayer de deviner) le cheminement complexe qui a conduit à la réalisation de l'œuvre.

S'il fallait rapprocher le travail de Giovanni Clérico d'un courant artistique connu, il est probable que ce serait celui de l'École de Nice, (mouvement des années 1950). Ceux qui connaissent notre Saint-Cyrien savent bien qu'il n'était pas dans son style de se laisser enfermer dans une case, aussi anticonformiste soit-il.



▲ Crânerie de la flibuste.



▲ Vrai couvre-chef et faux Dagobert.

Des notables...

Famille DE NEUFVILLE

Propriétaires du domaine de Charnesseuil de 1865 à 2016

6

29



Grands propriétaires terriens, châtelains, agriculteurs, la famille DE NEUFVILLE compte plusieurs élus municipaux... Leur devise est « Ne vile velis », « Ne soyez pas vils »

À Charnesseuil...

Les « de Neufville », acteurs de la vie locale

En 1865, **Léon Saussine**, propriétaire d'une carrière de pierres meulières à Chavosse, choisit de faire bâtir sa demeure sur le Hameau de Charnesseuil. En cinq ans se dresse un édifice de 280 m² sur trois étages, entouré d'un magnifique jardin d'agrément. Le domaine de Charnesseuil est achevé en 1870. Le propriétaire n'habite pas immédiatement le château, les premiers sont les soldats prussiens occupant la France. La bâtisse sera à nouveau occupée au cours de la Seconde Guerre mondiale, par les Français puis les Allemands. **Léon Saussine** meurt en 1915. Son fils aîné, **Albert**, célibataire et sans enfant, hérite du château ; il le lègue à sa mort (1928), à ses neveux **Godefroy** et **Baudouin**. Charnesseuil devient résidence secondaire pour les **de Neufville**. En 1953, le fils de **Godefroy**, **Sébastien**, reprend la *ferme de Moras* et exploite lui-même ses 280 hectares de terres : il s'installe au château avec son épouse **Laurence** et en devient l'unique propriétaire à la mort de son père en 1968. Le château de Charnesseuil compte parmi ses propriétaires plusieurs acteurs de la vie publique. **Baudouin** a été maire de Saint-Ouen de 1944 à 1945. Son neveu **Sébastien** a été conseiller municipal de Saint-Cyr de 1965 à 1983. Quant à **Laurence**, la femme de ce dernier, elle a été adjointe au maire de Saint-Ouen de 1977 à 2001 avant de lui succéder de 2001 à 2006 et enfin, conseillère municipale jusqu'en 2008.



▲ 1945, sur les marches du château de Charnesseuil. De gauche à droite, à l'arrière-plan, trois adultes assis : **Godefroy de Neufville**, l'épouse de **Baudouin**, **Baudouin de Neufville** ; à gauche au premier plan **Sébastien de Neufville**, futur époux de **Laurence**. Debout en retrait, un cousin officier américain, **Lawrence de Neufville**. Un certain nombre des membres de la famille de Neufville participèrent à la Résistance.

Des notables...

Famille DEQUIEDT

Paul DEQUIEDT

[1910 Lillers (65) – 1967 Chaudes-Aigues (15)]

Dernier agriculteur polyvalent (élevage et cultures) et maire de Saint-Ouen-sur-Morin de 1961 à 1967. Son fils Albert sera à son tour maire de 2007 à 2014.

7

1



La ferme des Perrons *Ah ! Qu'il est beau le débit de lait...*

C'est en 1958 que **M. et Mme Dequiedt** quittent leur Pas-de-Calais natal pour venir s'installer à Saint-Ouen-sur-Morin. Ils achètent la ferme à **M. Puyferrat** et poursuivent, comme leurs prédécesseurs, élevage et culture céréalière. Au début de leur installation, la traite se fait encore à la main. Puis la construction d'un grand hangar et l'acquisition de trayeuses électriques permettent de regrouper et de traire les vingt-cinq laitières. **Mme Dequiedt** vend le lait au détail jusqu'en 1965. Tous les soirs vers 17 heures, sur la route qui mène du bourg aux Perrons, on peut voir les enfants à vélo ou les grands-mères à pied faire un aller et retour avec la « timbale » en fer blanc, appelée encore laitière ou boîte à lait.

On achète aussi le beurre fabriqué dans la baratte et les œufs des poules qui s'égayent dans la cour. Accueilli par les aboiements des chiens de chasse dans leur chenil, on se dirige vers la laiterie qui sent bon le lait tiède et le foin. En attendant son tour, on admire la virtuosité avec laquelle la fermière remplit les timbales sans mettre une goutte de lait à côté...

L'exploitant s'est ensuite tourné vers l'élevage des veaux tout en poursuivant la culture de blé, d'orge, de maïs... sur une centaine d'hectares.

À la mort de **Paul Dequiedt** en 1967, son fils **Albert**, qui exploitait une ferme à *Monthomé*, reprend la ferme familiale jusqu'à sa retraite.



Des notables...

7

17

Daniel SIMON

[1901 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 1984 Coulommiers (77)]

Maire de Saint-Cyr-sur-Morin pendant près d'un demi-siècle (1935 à 1983) et président du Conseil général (Départemental). L'avenue bordant la mairie porte son nom.



Enfant du pays, **Daniel Simon** a dominé pendant un demi-siècle la vie de Saint-Cyr, en tant que maire et entrepreneur. Il a également marqué de son action le Canton et le Département, puisqu'il a d'abord été élu au Conseil général en 1946 avant d'être président de cette assemblée de 1958 à 1967. Cette exceptionnelle longévité politique est due au contact permanent et amical qu'il a su établir avec ses administrés, servi par une grande honnêteté intellectuelle.

Premier bachelier du village, il s'est beaucoup investi dans le domaine de l'éducation (on lui doit, entre autres, la cantine et l'école maternelle). Il s'est aussi attaché à moderniser l'infrastructure du village (tout-à-l'égout, station d'épuration), tout en cherchant à préserver le caractère rural et le cadre de vie de Saint-Cyr-sur-Morin... dont l'avenue principale porte aujourd'hui son nom.

Il faut noter que **Daniel Simon** ne fut pas qu'un élu actif. Alors âgé de vingt ans, à la mort de son père, il reprend en 1921 la direction de la scierie des Courcilly qu'il modernise avant de la léguer à son fils **Georges** en 1958.

► **Daniel Simon** accueillant la mariée dans l'ancienne mairie pour la cérémonie civile. Ensuite elle se rendra à l'église toute proche afin que son union soit célébrée religieusement.



Des notables...

Famille DE BAUDICOUR

Prosper DE BAUDICOUR

[1859 Rouen (76) – 1926 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

son épouse

Marie-Jenny DE BAUDICOUR née BOMSEL

[1866 Paris 3e (75) – 1955 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

et leur fille unique

Marthe DE BAUDICOUR

[1905 La Ferté-sous-Jouarre (77) – 1991 Meaux (77)] *ont été les derniers grands propriétaires terriens de la commune, ayant possédé une grande partie du foncier, châteaux et fermes entre 1810 et 1991.*

8

0

Les Collette de Baudicour

Une noblesse rurale et saint-cyrienne bien implantée



▲ 1922. Marthe, son père Prosper Louis Marie Collette de Baudicour, sa mère Marie-Jenny Bomsel ; en bas à gauche, leur voisine, Mme Renard.

Baptiste Joseph Jacques (1781-1867) vient s'installer à Saint-Cyr-sur-Morin. Il acquiert peu à peu une grande partie du village : en 1820, les *fermes de Corbois* et de *Montguichet*, en 1822, le *château de Chavigny* (sa résidence d'été), en 1849, le *château de Saint-Cyr*. Il est maire du village de 1858 à 1865. En 1861, son neveu, **Théodule Jean-Baptiste** (1827-1917) lui rachète entre autres, *la ferme de Corbois*, puis hérite du reste des biens. Le fils de **Théodule**, **Prosper Louis Marie** (1859-1926), après un divorce en 1901, épouse en 1922 **Jenny Rébecca Bomsel**, avec laquelle il eut une fille en 1905, **Marthe Jeanne**, reconnue par ses parents en 1915. Sourde et muette comme sa mère et sa tante paternelle **Louise**, **Marthe Jeanne** habite le « prieuré », construit en 1850. **Marthe**, très pieuse, assiste le prêtre. Elle a sa place réservée à son nom dans l'église. Le 25 septembre 1977, elle devient marraine de l'une des cloches de l'église sur laquelle on peut lire : « Avec vous, je chanterai, avec vous je pleurerai ».

La famille **Collette de Baudicour**, propriétaire d'une grande partie du foncier de Saint-Cyr, a marqué l'histoire du village durant un siècle et demi. Dernière de la lignée, **Marthe Jeanne** était l'héritière d'une longue histoire remontant jusqu'à **Jacques-Antoine Collette** vivant sous le règne de Louis XIV. À cette époque, *la terre de Baudicour*, proche de Rambouillet, entre dans la famille ; dès lors, les noms de **Collette** et de **Baudicour** seront accolés. Le petit-fils, **Louis Joseph** (1741-1816), est avocat. Le fils de celui-ci, **Prosper André** (1788-1872), est maître de forges et possède des terres et propriétés à Trilport. Le frère de ce dernier, **Jean**

Des notables...

Famille DAUMONT

Eugène DAUMONT

[1869 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 1935 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
maire de Saint-Cyr-sur-Morin de 1919 à 1935, a donné son nom à la rue principale du village. Il est enterré avec son épouse et ses deux fils morts à la guerre :

12

75



◀ Lucien DAUMONT

[1892 Paris 14e (75) – 1914 Fouquescourt (80)]

Edmond DAUMONT ▶

[1894 Paris 10e (75) – 1915 Berthonval (62)]



Un élu sous la Grande Guerre

La Grande Guerre : monstrueuse entre toutes ! Sur les huit millions de combattants français mobilisés, un million et demi n'est pas revenu et trois millions sont rentrés blessés ou mutilés. C'est pour que « *l'on n'oublie pas* » que le pays tout entier a fait construire des « *monuments aux morts* ».

À Saint-Cyr, soixante-quatre hommes ont perdu la vie et sept à Saint-Ouen. Le plus jeune avait 19 ans, le plus âgé, 48. La guerre terminée, comme partout en France, nos deux villages songent à ériger un monument. Le principe d'un monument commun à Saint-Cyr et Saint-Ouen est accepté... mais sa mise en œuvre s'avère compliquée, les deux municipalités n'étant pas d'accord sur le lieu d'implantation. Toutefois, par neuf voix contre trois, le conseil municipal de Saint-Cyr, derrière son maire **Eugène Daumont** (qui a perdu deux fils à la guerre), accepte le terrain offert par **Madame Chazal**, propriétaire du château de La Brosse. Le monument est commandé. Coût total de l'opération : 15 000 francs, dont 2 500 pour Saint-Ouen et 12 500 pour Saint-Cyr. Une souscription est lancée : les Audoniens et les Saint-Cyriens réuniront respectivement 1 638,96 et 8 194,78 francs.

Le 11 novembre 1921, une commémoration commune est organisée en début d'après-midi devant le monument récemment inauguré pour rendre hommage aux « poilus ».

Chaque année, depuis le 11 novembre 1922, c'est à 11 h précises que les élus, les associations d'anciens combattants et les habitants viennent se recueillir et respecter une minute de silence en l'honneur de tous les combattants morts au champ d'honneur : L'heure à laquelle tous les clairons sonnèrent le cessez-le-feu sur le front, en 1918...

► Tombe de la famille du maire **Eugène Daumont** dont deux fils tombèrent au champ d'honneur.



Des notables...

9

2

André ROLIN

[1920 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 2013 Saint-Ouen-sur-Morin (77)]
maire de Saint-Ouen-sur-Morin de 1971 à 2001.

Un maire aventurier...



De tous les maires, c'est certainement **André Rolin**, ancien pilote d'avion et agent d'assurances, qui a réalisé le plus long mandat, de 1971 à 2001. Celui-ci a été marqué par la création d'un P.O.S. (Plan d'occupation des sols), l'adhésion au syndicat intercommunal pour l'aménagement du Petit Morin, la création d'une classe maternelle dans le cadre d'un regroupement pédagogique, d'un plateau sportif, la construction d'une nouvelle mairie et d'une salle communale.

Mais avant d'être maire, **André Rolin** seconde son père **Arthur**, en compagnie de ses trois frères, dans la gestion de la [briqueterie-tuilerie](#) des Montgoins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Il a à peine 21 ans lorsqu'en 1941 il s'engage dans la marine. Il participe notamment à la destruction du *Portland*, le ravitailleur des sous-marins allemands. En 1943, engagé volontaire dans la RAF, il est envoyé en Angleterre où il devient pilote, chargé de mission en tant que navigateur ou bombardier. De retour en France en 1945, **André Rolin** est réincorporé dans l'Aéronavale. Démobilisé, il se fait embaucher comme pilote par le cirque de **Joseph Bouglione** pour assurer le numéro du trapéziste tchèque **Robert Kellners** qui fait ses acrobaties en s'élançant d'un avion en vol.



C'est lors d'une étape de cette spectaculaire tournée à Meaux, qu'**André**, ne pouvant résister au plaisir de rendre visite à ses parents aux *Grands-Montgoins* (où se trouvait alors la tuilerie familiale avant d'être détruite par les bombardements allemands), pose son avion dans un champ juste derrière leur maison... non sans s'être livré auparavant à un passage en rase-mottes au beau milieu de la place de Jouarre ! Un « exploit » mémorable qui lui vaudra d'ailleurs un blâme. Sans suspension de vol, cependant...



Des entrepreneurs...

La fromagerie BOURSAULT aux Grands-Montgoins de 1953 à 1992

Henri BOURSAULT

[1908 Paris 10^e (75) – 1987 Meaux (77)]
créateur du fromage « Le Boursault ».

1

27

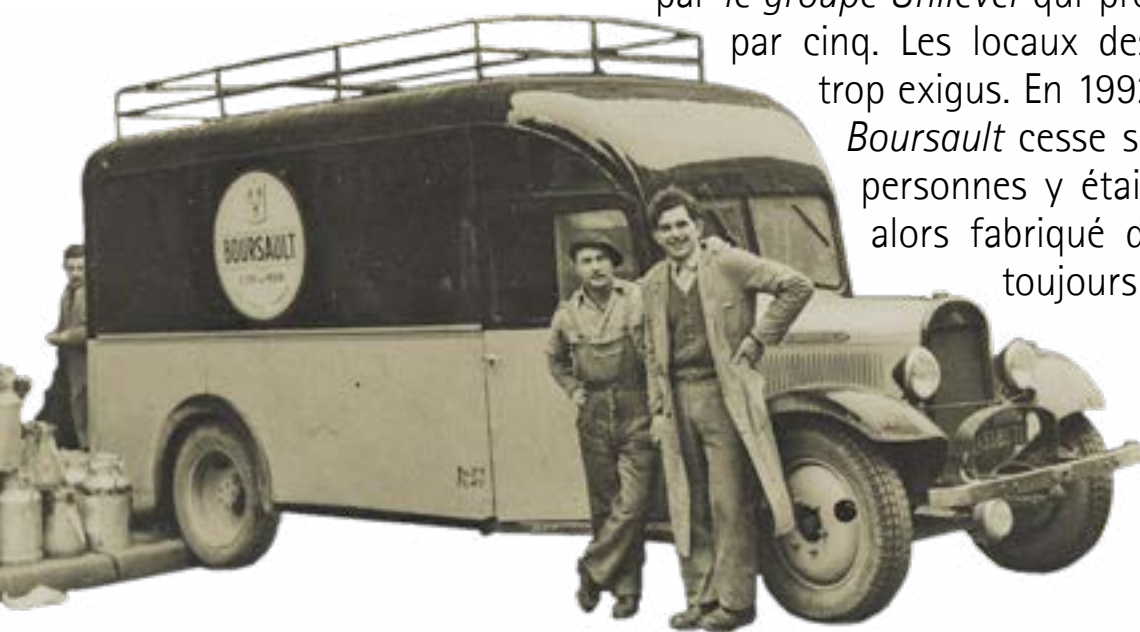
L'entreprise Boursault *De quoi en faire un fromage...!*

Ancien mandataire aux Halles, **M. Boursault** crée en 1952, au Perreux-sur-Marne, un commerce BOF (beurre, œufs, fromage), employant cinq salariés. Le dimanche, il vend sur les marchés camemberts, gruyères et autres roqueforts. Malgré le choix qu'il propose, **M. Boursault** estime qu'il manque un fromage riche en matières grasses et qui soit aussi de qualité. Il va donc en concevoir un qu'il met au point de manière artisanale... dans sa baignoire et qu'il a l'idée de nommer – on est au lendemain de la guerre – *Le petit prussien*, auquel succède très rapidement le « *Boursault* », que son créateur a la sagesse de breveter.

M. Boursault s'approvisionne en lait dans l'Est parisien, en Brie et notamment à Basseville. Devant le succès de son fromage, il décide de se « délocaliser » dans notre région et s'installe à Saint-Cyr-sur-Morin afin de se rapprocher de la matière première, le lait, nécessaire à sa fabrication. Il achète en 1953 des bâtiments et un terrain, situés aux Grands-Montgoins, pour y transférer son entreprise. Deux mois plus tard, il en ouvre les portes.

De 1953 à 1969, c'est une période de constante expansion. Devant le succès rencontré, un accord est passé avec les *Établissements berrichons Boursin* : il est convenu que chacun pourra fabriquer, en plus de son fromage, celui de l'autre, concurrent et complémentaire. Or, chaque production obéit à un savoir-faire spécifique. **MM. Boursin** et **Boursault** décident donc de revenir à leur propre fabrication. Ils restent bons amis.

En 1969, **M. Boursault**, en raison de problèmes de santé, vend son entreprise à **M. Boursin**, qui rationalise et modernise les modes de fabrication. En 1991, les deux fromageries sont rachetées par le groupe Unilever qui projette de multiplier la production par cinq. Les locaux des Grands-Montgoins se révèlent trop exigus. En 1992, le site saint-cyrien du *fromage Boursault* cesse son activité. Une cinquantaine de personnes y étaient employées... Le fromage est alors fabriqué dans la Creuse. *Le Boursault* est toujours commercialisé.



◀ L'usine Boursault possédait 3 camions dont celui-ci, pour le ramassage journalier du lait.

Le général de Gaulle appréciait le Boursault. Un jour qu'il n'en voyait pas sur sa table, il s'en étonna. On en fit venir en direct, de la fromagerie des Montgoins, le jour même !

Des entrepreneurs...

La briqueterie-tuilerie des ROL(L)IN aux Grands-Montgoins de 1850 à 1967

Exploitants de père en fils sur quatre générations : Romain ROLLIN, son fils Charles ROLLIN, le fils de ce dernier Arthur ROLIN et les 4 fils de ce dernier Roger, Raymond, André, Maurice.

2	2	9
25	26	2

Romain ROLLIN [1812 Jouy-sur-Morin (77) - 25 - 04 - 1892

Jouy-sur-Morin (77)] - n'est pas inhumé dans ce cimetière.



◀ **Charles ROLLIN** [1851 Jouy-sur-Morin (77) - 1904 Saint-Cyr-sur-Morin)] - Tombe 9-2

Arthur ROLIN ▶ [1879 Saint-Cyr-sur-Morin (77) - 1957 Saint-Cyr-sur-Morin (77)] -

Tombe 9-2



◀ **Roger ROLIN** [1913 Saint-Cyr-sur-Morin (77) - 2008 Jouarre (77)] - Tombe 2-26

Raymond ROLIN ▶ [1919 Saint-Cyr-sur-Morin (77) - 2010 Paris 10^e (75)] - Tombe 2-25



André ROLIN

[1920 Saint-Cyr-sur-Morin (77) - 2013 Saint-Ouen-sur-Morin (77)] - Tombe 9-2

Maurice ROLIN [1922 Saint-Cyr-sur-Morin (77) - 2005 Meaux (77)] est inhumé à Jouarre.

1 L ou 2 L, il s'agit de la même famille : une erreur de l'officier d'état-civil...



Briqueterie et tuilerie Une dynastie proche de la terre : les Rol(l)in

La briqueterie est créée en 1850 par un certain **M. Bourguignon**. Sa nièce **Mécie** se marie avec **Romain Rollin** (né en 1811). Son fils **Charles** (1851 - 1904) lui succède. À son décès, c'est son fils **Arthur** (1879 - 1957) qui prend la relève. Les quatre enfants de ce dernier, **Roger** né en 1913, **Raymond** en 1919, **André** en 1920 et **Maurice** en 1922, le secondent jusqu'à la déclaration de guerre. Ils deviendront, le premier policier, le deuxième ingénieur des travaux publics, le troisième pilote dans la Royal Air Force avant d'être assureur et maire de Saint-Ouen-sur-Morin, et le dernier, chef d'une entreprise d'électricité.



Suite ▼

Des entrepreneurs...

La briqueterie-tuilerie des ROL(L)IN aux Grands-Montgoins de 1850 à 1967

Briqueterie et tuilerie (suite) ▲ *Début du texte*

2	2	9
25	26	2

Pendant plus d'un siècle, la briqueterie-tuilerie s'identifie à la **famille Rollin**. Elle trouve son débouché commercial dans ses environs. À la fin des années 1800, les tuileries sont fortement concurrencées par la fabrication industrielle des briques et des tuiles mécaniques. Les parpaings apparus à la fin des années 1940 précipitent leur fermeture. Durant le XXe siècle, la plupart des briqueteries-tuileries disparaissent, ne pouvant plus rivaliser avec les grandes entreprises de céramique industrielle et avec l'arrivée du plastique, qui remplace le tuyau de drainage en terre.

Arthur Rolin, qui a repris l'entreprise, n'a de cesse de trouver le four le mieux adapté, celui dont la montée en température est progressive et de surcroît économe en combustible.

• 1919 - C'est un four à bois de 80 mètres cubes. • 1927 - Un four (coke et charbon) circulaire de 150 mètres cubes et une cheminée de 20 mètres de haut. • 1935 – Un nouveau four composé de deux tunnels de 30 mètres de long alimentés par de la grenaille de charbon, fait son apparition. C'est un échec, avec 90 % de pertes. • 1937 – Un four à chauffage continu est réalisé comportant quatre chambres de combustion. • 13 juin 1940 – L'ensemble de l'entreprise est rasé par un bombardement allemand. • 1965 – Bénéficiant des mesures de dédommagement de guerre, l'entreprise est reconstruite vingt-cinq ans plus tard. Elle fonctionne avec cinq ouvriers sous la direction d'un gérant, **Roger Rolin**. L'extraction de la terre se fait mécaniquement. • 1967 – L'entreprise ferme définitivement ses portes.



▲ 1896. En haut, de gauche à droite : **Aline Rollin** ; **Charles**, son père ; **Marie**, sa mère ; la couturière à domicile avec son mètre autour du cou ; le charretier avec son fouet. En bas, de gauche à droite : un ouvrier avec des briques crues ; **Arthur Rolin**, le frère d'**Aline** ; **Fernand Picot**, un ouvrier terrassier ; un ouvrier présentant un moule à tuile ; un jeune ouvrier avec une batte à terre ; **Gaston Rollin**, frère d'**Arthur** et d'**Aline**. Quant à la petite fille, c'est **Marguerite**, la benjamine de la fratrie. **Rollin** ou **Rolin** ? À la suite d'une erreur de l'état civil lors de l'enregistrement de la naissance d'**Arthur** en 1880, le nom est orthographié avec un « l ». Cela occasionne, quelques tracasseries administratives ! Dans les années 1930, il est décidé que ce nom ne portera plus qu'un seul « L ».

Des entrepreneurs...

L'entreprise ERKA au moulin de Chavigny 1945 à 1956

Roger KUENTZ

[1922 Paris 20^e (75) – 2017 Château-Thierry (02)]

Touche-à-tout infatigable, ainsi que son épouse

Raymonde KUENTZ née ROTH

[1921 Paris 14^e (75) – 2009 MEAUX (77)]

5

57

Moulin de Chavigny, berceau de l'entreprise ERKA *Un homme ingénieux, M. Kuentz*



▲ Roger et Raymonde Kuentz, leur mariage en 1947.

à deux rangs, qu'il fabrique très vite en série et fait breveter, il la diffusera à des dizaines de milliers d'exemplaires. Et pour commercialiser ces machines, il crée une structure de diffusion sous le nom d'**Établissement Roger Kuentz Artisan : ERKA** ! Les effectifs atteindront les soixante personnes, issues des alentours. Le bâtiment du moulin devenu trop petit, l'entreprise s'installe en 1956 à La Ferté-sous-Jouarre. Une autre usine voit le jour à Charly-sur-Marne, où remorques, caravanes pliantes et mini-cuisines de camping seront mises au point par l'ingénieur **Roger**. En 1988, l'ensemble de ces produits cesse d'être fabriqué. Les deux sites, qui ont employé jusqu'à trois cents ouvriers, ferment leurs portes. Les **Kuentz** habitèrent jusqu'en 1958 au moulin de Chavigny.

Grégoire et **Léonie Kuentz** achètent en 1936 *le moulin de Chavigny*. Dans le cadre du Service du travail obligatoire (STO), leur fils, **Roger**, né en 1922, passe trois ans dans une usine proche de Stuttgart spécialisée dans les systèmes hydrauliques pour les véhicules, remorques et cantines roulantes de l'armée allemande. Malgré des conditions rudes et une liberté toute relative, **Roger** est captivé par le milieu industriel et l'organisation de la production. Libéré en 1945, il revient à Saint-Cyr, se marie avec **Raymonde** en 1947, et se lance dans la fabrication de lacets. En 1948, il se reconvertit dans la fabrication de tapis de qualité (une entreprise artisanale appelée « *Tissages du Petit Morin* »). Puis l'entreprise se spécialise dans les descentes de lit... En 1952, le couple investit dans des métiers à tisser plus grands, de type Jacquard, et fabriquent des tapis de salon. **Mme Kuentz**, comme bon nombre de ménagères, tricote pour les siens. Elle demande à son mari de lui rapporter de Paris une machine à tricoter. N'ayant trouvé que des machines à un seul rang, **Roger** invente la machine à tricoter



Des entrepreneurs...

La scierie des SIMON

à Courcilly de 1920 à 1987

Trois générations de SIMON, directeurs-exploitants de la scierie de Courcilly à Saint-Ouen-sur-Morin.

Georges SIMON

[1875 La Chapelle-sur-Chézy (02) –

1921 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

◀ Daniel SIMON

[1901 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 1984 Coulommiers (77)]

Georges SIMON ▶

[1925 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 2016 Meaux (77)]



La scierie des Courcilly *Scions, scions du bois...*

La scierie de Courcilly fut l'un des principaux pourvoyeurs d'emploi sur les deux communes de Saint-Cyr et de Saint-Ouen-sur-Morin. En soixante-dix ans d'existence, trois générations de **Simon** s'y sont succédé : **Georges-Jules** jusqu'en 1921, **Daniel** jusqu'en 1958 et **Georges-Daniel** jusqu'à la vente de la scierie en 1987. L'histoire commence en 1920 avec **Georges Simon** qui achète, un terrain au lieu-dit *La Garenne de Busserolles*, au *Courcilly*. Propriétaire exploitant de l'*Hôtel Moderne*, il possède également des scieries dites « volantes », faciles à déplacer : à *Saint-Cyr* en face de l'*Hôtel Moderne*, à *Verdelot*, à *Montdauphin*, à *Rosoy-Belleval* et sur diverses coupes de bois. À sa mort, son épouse, **Maria Simon-Marlé**, continue le commerce de bois. Et malgré ses 20 ans, son fils **Daniel** (futur maire de Saint-Cyr), reprend l'entreprise, qu'il va développer. À cette époque, c'est seulement quatre à six arbres que l'on scie dans une journée ! Une puissante machine à vapeur est ajoutée au hangar existant ; la machine actionnera les outils. Les ouvriers mangent à la cantine, petite cabane en bois où Mme **Méroni**, la femme de l'affûteur, fait la cuisine. Plus tard, un autre grand hangar est construit pour permettre le stockage des grumes à l'abri des intempéries.

En 1943, un incendie détruit la quasi-totalité du matériel. Une nouvelle installation, plus moderne, voit le jour et l'électricité remplace la vapeur. Vers 1950, le hangar est prolongé pour y installer, en association avec la société *Placobois*, du matériel de tranchage et de déroulage. En 1958, **Georges Simon fils**, prend la direction. La scierie se mécanise et développe une nouvelle activité qui lui permet de créer une dizaine d'emplois, surtout féminins qui fabriqueront des emballages légers en peuplier, (caisses à fromages de Brie, caisses à pommes et à raisins, par exemple).

L'entreprise voit sa rentabilité diminuer peu à peu. En 1987, à la suite d'un conflit de personnel, la « caisserie » doit s'arrêter ; la *SEFS (Société d'exploitations forestières et de scieries)* est plusieurs fois vendue jusqu'en 1990, date de la fermeture définitive. Des locaux, il ne reste aujourd'hui plus que le bâtiment administratif et une zone de stockage de grumes. C'est en 2005 que la commune de Saint-Ouen-sur-Morin a acheté la majeure partie du terrain.



▲ Le personnel devant la scierie vers 1928 - De gauche à droite : Daniel Simon, directeur ; Antoine Méroni, affûteur ; André Mesle, 15 ans, apprenti, futur commis forestier ; Albert Simon, scieur de grumes ; François Allongé, contremaître ; Fernand Borghi, homme à tout faire ; Laniessé ; le mari de Mauricette Plocq ; Léon Méroni, ouvrier polyvalent ; Alexandre Désessard ; Émile Allongé ; Paul Désessard, chargé de la machine à vapeur

Des entrepreneurs...

L'épicerie des HELMBACHER

Eugène HELMBACHER

[1896 Rosheim (67) – 1982 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

et son épouse

Rosalie HELMBACHER née SCHWIMMER

[1900 Linz-Stadt (Autriche) – 1985 Neuilly-sur-Seine (92)]

Premiers épiciers-ambulants motorisés.

Leur fils Fernand HELMBACHER

[1921 Le Bourget (93) – 2017 Saint-Cyr-sur-Morin (77)] *prend leur suite et devient, de plus, la mémoire du village en collectionnant les cartes postales.*

12

3

51

72

L'épicerie Helmbacher

Épicerie des villes, épicerie des champs

Alsacien d'origine, **Eugène Helmbacher** est enrôlé de force, en 1914, dans l'armée allemande, qu'il déserte pour la France « de l'intérieur ». À Paris, il travaille dans une fabrique d'obus puis, redevenu civil, dans différentes usines de la région parisienne. • 1932, avec **Rosalie**, sa jeune épouse, il se met à son compte et s'installe à *Courcelles-la-Roue* comme marchand de primeurs et poissonnier. • 1935, ils migrent vers le bourg pour créer ensemble, à l'actuel 21, rue *Eugène-Daumont*, un fonds de commerce « *Fruits - Primeurs* » qui deviendra plus tard une épicerie sous l'enseigne « *Alimentation générale* ». Les **Helmbacher** sont des indépendants ! Être épicier dans l'entre-deux-guerres confère une certaine aisance mais, le jeune couple ne ménage pas sa peine : elle à la boutique tous les jours de 7 heures à 21 heures, lui en tournée sur les routes, six jours sur sept, à bord de son Renault d'occasion. Une fois par semaine, le jeudi, **Eugène** va se ravitailler aux halles de Paris en produits frais. Le poisson vient de Boulogne. • 1939, c'est la guerre, la pénurie s'installe. Leur fils **Fernand** et ses amis **Émile Messant**, **Max Buchet** (ouvrier agricole à la ferme Bruneteau) rejoignent le 46^e régiment d'infanterie stationné à Coulommiers sous les ordres du commandant **Cheutin**. • 1944, à la Libération, le rationnement perdure. Les **Helmbacher** sont les premiers à reprendre les tournées. Ils s'activent, se débrouillent, pallient l'insuffisance de l'approvisionnement. Ils échangent œufs, volailles, lapins dans les fermes alentour contre chaussettes, chaussons, serpillières et autres produits manufacturés qu'ils ramènent de Paris quand ils vont aux Halles. Après la guerre l'épicerie se maintient. Le couple d'épiciers sera aidé jusqu'à la fermeture par ◀ **Fernand** et leur bru **Pierrette**.



▲ Eugène et Rosalie Helmbacher posent devant le véhicule de tournée, un des premiers dans la vallée.



• Dans les années 1950, des Parisiens viennent s'ajouter à la clientèle locale. Mais, les grandes surfaces commencent à s'installer... Le petit commerce n'est plus ce qu'il était. • 1960, c'est l'heure de la retraite pour **Eugène** et **Rosalie**. Ils cessent leurs activités avec quelques impayés à leurs dépens : la maison faisait crédit ! Ils cèdent le bail et l'épicerie continuera à exister jusqu'en 1985.

Des musiciens...

La société musicale « L'Espérance » a joué et défilé de 1866 à 1950

Charles Romain YVONNET

*[(1827 Saint-Ouen-sur-Morin (77) – 1898 Saint-Cyr-sur-Morin (77))]
Fondateur de la fanfare de Saint-Cyr-sur-Morin.*

Zéphirin THIERRY

*[1858 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 1928 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
Chef de la fanfare « L'Espérance ».*

René Edmond TOULOUSE

*[1881 Saint-Ouen-sur-Morin (77) – 1959 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]
Clarinettiste et directeur de la même fanfare.*

1

99

3

2

7

11



La fanfare En avant la musique !

Charles-Romain Yvonnet, épicier-cafetier-mercier et Alexis Jorand créent le 1er septembre 1866 la « Société musicale de Saint-Cyr-sur-Morin » appelée « L'Espérance de Saint-Cyr ».

Pour entrer à la fanfare, il est souhaitable d'avoir « fait son régiment »... car l'armée semble produire de bons musiciens ! « L'Espérance de Saint-Cyr » est requise pour tous les événements importants de la commune et des villages environnants qui ne possèdent pas de fanfare. : Fête nationale, fête de pays, accueil de personnalités, remise des prix, etc. Elle accompagne aussi les défunts ; sur le trajet de l'Église au cimetière, on joue la classique Marche funèbre de Chopin.

Le financement de la fanfare est assuré grâce aux indemnités versées par les communes, en reconnaissance des prestations, et par les dons des membres honoraires.

Dans les années 1925-1930, il ne reste de l'uniforme que la casquette. Une douzaine d'enfants continue à apprendre le solfège à la fanfare, condition *sine qua non* pour en faire partie. Le choix de l'instrument est simple : on prend celui laissé vacant par le prédécesseur. La fanfare comprend trente musiciens. C'est **Zéphyrin Thierry** qui dirige avant d'être relayé par **M. Vallée**.

Durant la dernière guerre, elle donne des concerts de soutien en faveur des prisonniers, pour le financement de leurs colis. On vient de loin pour l'écouter ; les distractions sont rares. À la Libération, elle anime les bals ; son répertoire s'inspire alors des airs à la mode et des rengaines d'avant-guerre. À la fin des années 1940, la fanfare est toujours active... Dirigée par **M. Toulouse**, elle est alors la seule structure associative culturelle. Dans les années 1950, la sonorisation extérieure arrive : la fanfare n'a plus la cote ! Les majorettes sont là. Pour les grandes occasions seulement, on fera appel aux fanfares de Rebais et de Boissy-le-Châtel.



▲ Années 1950, la fanfare se produit dans les villages alentour, ici à Orly-sur-Morin dont certains musiciens sont originaires. De gauche à droite : le chef Toulouse, Arthur Rollin (cornet à piston), Robert Bonnet (cornet à piston), André Lebon (bugle), Charles Lebon (bugle), René Hurand (trompette d'harmonie). ...

Des résistants, des réfractaires...

Jacques BOURNICHE

[1923 Sammeron (77) – 2022 Rebais (77)]

Recherché par les Allemands pour ne pas s'être présenté au S.T.O. (Service du travail obligatoire), il rejoint la Résistance pendant l'hiver 1941-1942 en tant qu'agent de liaison entre les différents groupes de résistants locaux.

2

62

Agent de liaison

Né à Sammeron le 10 juin 1923, où il passe une partie de son enfance, **Jacques Bourniche** réside à Montceaux-lès-Meaux lorsque la guerre éclate. Il travaille alors chez ses parents agriculteurs.

Convoqué pour le S.T.O. (service travail obligatoire) en Allemagne, il se rend à la gare de Trilport, mais décide finalement de rentrer à la maison. Il est alors recherché par la police française et par l'occupant.

Réussissant à leur échapper, il entre dans la clandestinité et est hébergé par différents sympathisants de la France libre.

S'en suit un long périple chaotique dans la région qui le conduit à entrer dans la résistance durant l'hiver 41-42. Il devient alors agent de liaison entre Provins et les F.F.I. de l'Yonne, transportant des messages de renseignements cachés dans le pédalier de son vélo.

Assurant le transport de munitions et de nourriture, il a notamment participé au transfert d'un dépôt d'armes de Montceaux-lès-Meaux, à la vue de l'ennemi.

Fin août 1944, il remplit une mission de renseignements pour l'armée américaine qui le conduit à Soissons. Le 28 septembre 1944, il s'engage volontairement dans l'armée au 3^e R.I. de montagne et combat à la frontière italienne, non loin d'Isola. Démobilisé le 4 novembre 1945, avec une prime de 1000 Fr. pour Service rendu à la France, il devient mécanicien à Saint-Cyr-sur-Morin.

Le 24 décembre 1947, il épouse **Éliane Bourdier** (fille du maire de Montceaux, qui l'avait hébergé en 1941) et s'installe à Biercy dans la maison familiale où naîtront leurs deux enfants.

Il y restera jusqu'à son décès à 99 ans.



▲ Jacques BOURNICHE à l'âge de 16 ans en 1939.

Des résistants, des réfractaires...

Pauline FOUGERAT, née BLANCHARD

*[1906 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 2000 Coulommiers (77)]
Couturière. Pauline sera enterrée en 1999 avec un brassard F.F.I. au cimetière de Saint-Cyr-sur-Morin, ainsi qu'elle l'avait souhaité.*

2

73

Une patriote téméraire

Pauline Fougerat, née **Blanchard**, a passé toute sa vie à Biercy (1906 – 1999).

À 22 ans, elle donne le jour à sa fille **Huguette**. Couturière à domicile, elle travaille pour les établissements *Weil* à Paris où elle se rend chaque mercredi – à vélo puis en train – pour livrer son ouvrage.

Juin 1940, c'est l'Armistice. Et la défaite.

Les Allemands occupant les locaux de la stratégique gare de l'Est, le personnel SNCF chargé de la petite banlieue est transféré dans l'usine désaffectée du Gouffre. La plupart des agents logent à Biercy et dans ses environs.

Mme Fougerat, pour sa part, héberge un certain **Lucien Beysson**. À son contact, cette épouse et mère de famille de 34 ans jusqu'alors discrète et réservée devient une patriote téméraire et déterminée. Elle transporte sous ses livraisons de robes des courriers clandestins qui, eux, sont destinés à Londres.

Certains de ces encombrants courriers transitent dans sa maison, cachés sous le manteau... de la cheminée. Elle les transmet à d'autres résistants. Les rendez-vous et la passation se font généralement dans des cafés dont la particularité est d'être à double issue. On ne sait jamais... C'est par exemple au Cadran de l'Est qu'elle remet ses encombrants colis à un certain **Riff**.

Juillet 1941. **David**, un agent SNCF, l'informe que **Beysson** et **Riff** ont été arrêtés, torturés et fusillés. Elle est prévenue : « *Il y a des traîtres parmi nous.* » Le frère de **Beysson** lui fait jurer sur l'honneur de ne pas reprendre contact avec le



groupe et de ne plus rien entreprendre. C'est trop dangereux.

En attendant l'heure espérée de la Libération, **Pauline** se contente de coudre des brassards F.F.I. C'est avec l'un de ces brassards que, ainsi qu'elle l'avait souhaité, elle est enterrée en 1999 au cimetière de Saint-Cyr-sur-Morin.



◀ L'ancienne maison de Pauline a été rachetée par François Bourniche, fils de, Jacques, (voir page précédente).

Des résistants, des réfractaires...

Lucien DEVOS

[1908 Saint-Cyr-sur-Morin (77)] – 1999 Coulommiers (77)]

Menuisier, résistant...

puis maire de Saint-Cyr-sur-Morin.

7

86

Artisans et commerçants...



Lucien Devos, artisan-menuisier au bourg, citoyen engagé, il a su courageusement s'opposer à la présence allemande. Longtemps conseiller municipal puis maire adjoint, cet homme simple et généreux, toujours prêt à rendre service, a été élu maire par un vote très consensuel en 1983, succédant à **Daniel Simon**.

◀ **Lucien Devos**, ici, lorsqu'il est maire de Saint-Cyr. Quarante ans après la guerre.

Plusieurs artisans et commerçants s'illustrent pendant la Deuxième Guerre mondiale en s'engageant résolument dans « l'armée des ombres » contre l'occupant. Ainsi, rue Eugène-Daumont : au 4, l'épicier **André Planche** (voir pages

suivantes) ; au 6, le mécanicien auto **Marcel Régnier** ; au 25, le menuisier **Lucien Devos** ; cour Sainte, le maçon **André Lebon** (voir pages suivantes).

C'est en octobre 1942, se souvient **Lucien Devos**, qu'ils sont contactés par un Fertois pour entrer dans la Résistance. On les prévient : être pris, c'est être fusillé. Avertis, néanmoins décidés, ils s'engagent dans l'un des groupes « Libre Patrie » sous les ordres du colonel **Glaise** et du capitaine **Lahitte**.

Leurs interventions sont multiples : récupération, transport, entrepôt et répartition des armes parachutées, aide aux réfractaires, participation à diverses opérations de sabotage. En bref, des empêcheurs de tourner en rond pour l'occupant. Le menuisier **Lucien Devos** – *alias Durieux ou encore Drouin* –, qui fabrique des cercueils, connaît bien le cimetière de

la commune : des tombes servent de caches pour les armes

récupérées. Quand ce n'est pas **André Lebon** qui transporte les armes dans

sa camionnette, c'est **Marcel Régnier** – commandant FFI du groupe – qui les achemine à bon port, tous feux éteints à bord de sa *Renault Viva 4 familiale*, à Jouarre, ou encore chez les gendarmes de Lizy, eux aussi résistants. D'autres armes sont remises à leurs destinataires par **Melle Lepine**, agent de liaison du « réseau Fauvet » qui les cache, avec les plis secrets, dans le double fond du panier de son vélo.



Des résistants, des réfractaires...

André PLANCHE

[1903 Saint-Cyr-sur-Morin (77) – 1967 Meaux (77)]

Épicier.

8

19

On cache des armes...



▲ André Planche à peu près à l'époque de la Résistance.

Si la radio émet le message « *Une poule sur un mur qui picotait du pain dur* » ou « *De Napoléon à Joséphine* », cela signifie qu'il y a du parachutage d'armes dans l'air, pour autant que la nuit soit claire. À l'actif de ce groupe de courageux Saint-Cyriens, deux parachutages ont été recensés de façon certaine. Le premier, à la mi-août 1943, à Basseville, au Bois-Cornailles. Une réussite puisque les armes sont récupérées... mais il y a eu dénonciation et **Lucien Devos** doit se mettre « *au vert* » quelque temps. Chantage

des troupes d'occupation :

si les armes leur sont rapportées, deux hommes de La Ferté-sous-Jouarre, emprisonnés, seront libérés. Une partie des armes, semble-t-il, est livrée. Les Allemands se calment.

Le deuxième parachutage a lieu à Charnesseuil le 20 octobre. Si une partie des armes arrive à bon port, l'autre partie disparaît dans les tinettes d'un fond de jardin saint-cyrien par crainte de représailles. Trois jours plus tard, **François Glaise** est arrêté. Le groupe « *Libre Patrie* » est décapité. **Michel Fauvet**, jeune résistant fertois dès le début de la guerre, reprend l'organisation locale, qui rejoint le mouvement « *Vengeance* » dont relève une partie des résistants de la vallée. Après ces événements, nos amis sont activement recherchés...



Des résistants, des réfractaires...

André LEBON

[1911 Orly-sur-Morin (77) – 1964 Paris 13^e (77)]
Maçon.

11

43

Un petit réseau...



▲ **André Lebon**. Après guerre, il entretient des relations aussi amicales que professionnelles avec ses amis de résistance.

hommes vêtus de cuir noir, il ne doit son salut qu'au soupirail de son arrière-boutique. De son côté **André Lebon**, alerté, s'enfuira en traversant le Petit Morin, alors qu'il ne sait pas nager.

Ainsi, en novembre 1943, des Allemands se présentent au guichet de la poste de Saint-Cyr et demandent l'adresse de **Lucien Devos**. La receveuse (future **Mme Depiquigny**) – qui par ailleurs portait de nuit, des messages à **Bérénice Lejeune** (née **Imbert**), en relation avec un résistant –, leur indique où se trouve sa maison, située près du monument aux morts. Immédiatement après leur départ, elle téléphone à **Eugène Helmbacher** afin qu'il alerte aussitôt le résistant menuisier alors dans son atelier, à l'autre bout du village, rue Eugène-Daumont. Ce qui va effectivement lui permettre de prendre la poudre d'escampette à travers les bois. **Marcel Régnier**, paquetage sommaire prêt, va lui aussi s'enfuir par un vasistas donnant sur la mairie. Quant à son voisin **André Planche**, voyant arriver une *Traction* et quatre

Quelques mois passent pendant lesquels les quatre camarades vont de planques en maquis. C'est durant cette période que **Marcel Régnier** deviendra un certain « **Ménard** » portant moustache et barbe. Ils finissent par trouver refuge dans le sud du département, à *Chenoise*, dans une distillerie où ils sont complaisamment employés. Infatigables, ils s'activent à recréer un réseau... et ils sont de nouveau inquiétés. Heureusement, c'est le mois d'août, celui de la libération de notre département. Il était temps !

Ils prennent part aux « opérations de nettoyage et de capture de prisonniers », comme il le sera attesté officiellement. **Marcel Régnier** encourage et milite pour que les jeunes en âge de partir au service militaire rejoignent l'armée de libération. Une demi-douzaine d'entre eux suivent son conseil, dont le fils d'**Eugène Helmbacher**, **Fernand**. Puis, les hostilités terminées, ils rejoignent, qui sa menuiserie, qui son épicerie, qui son garage ou sa maçonnerie.



Des religieux...

Plusieurs curés de Saint-Cyr sont enterrés ici :

Le père Pierre Alexandre HUQUÉ

[1799 Luzancy (77) – 1873 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Curé de 1826 à 1870.

8

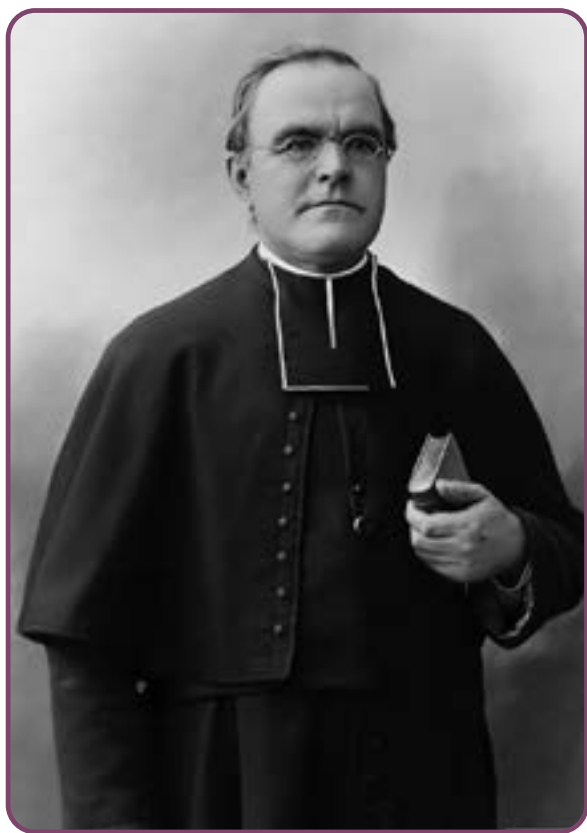
11

Un abbé attentif...

L'abbé Jean Antoine Émile LAPPARA

[1855 Paris 18e (75) – 1927 Saint-Cyr-sur-Morin (77)] **Abbé de 1895**

à 1927, il a tenu un journal relatant, du 3 au 6 septembre 1914, la présence militaire à Saint-Cyr pendant la bataille des Morin.



Le 9 décembre 1905, la loi dite de « séparation des églises et de l'État » proclame la liberté de conscience et garantit le libre exercice des cultes : « *la République ne reconnaît, ne salarie, ni ne subventionne aucun culte* », mais n'en ignore aucun. Principe de la laïcité. Ce moment fondateur de la France est aussi un épisode douloureux. Le service public des cultes est supprimé, l'État cesse de rémunérer les prêtres, les églises sont sous la tutelle des mairies... Les inventaires des édifices religieux et de leur mobilier sont parfois mouvementés. À Saint-Cyr, l'inventaire eut lieu le 5 mars 1906. **Émile Lappara** protesta, affirmant que l'église appartenait « *non à l'État, mais bien à la collectivité*

des catholiques en vertu d'un droit inviolable et sacré », puis déclara qu'un inventaire du presbytère était inutile, celui-ci ayant été pillé à la Révolution !

Septembre 1914. Le jeudi 3, la rumeur de l'invasion des avant-gardes allemandes se propage à Saint-Cyr ; pourtant, ce sont des soldats alliés qui traversent le village. Le lendemain, c'est la confusion : des Allemands arrivent, échangent des tirs avec des éclaireurs anglais. Certains civils voient dans les soldats allemands des éléments des armées anglaise et belge. **L'abbé Lappara** explique cette erreur par le fait que les soldats allemands pénétraient dans les villages sans porter leur casque à pointe. On s'attendait à voir arriver des Belges ou des Anglais aperçus sur les marchés alentour les jours précédents. Mais, c'est l'arrivée en masse d'une colonne allemande... « *À partir de ce moment, les ponts et les têtes de routes sont gardés ; des motocyclistes patrouillent sur les routes et assurent les liaisons. Les plaines de Corbois et des Montgoins sont remplies de campements, ainsi que tous les terrains propices autour de Saint-Cyr et du cimetière. Les gerbes non battues de blé et d'avoine servent de litières aux hommes et aux chevaux. La nuit, on entend les sentinelles des ponts qui, de leur voix gutturale, arrêtent les camions et autos isolés. De lourds fardiers étaient prêts à être mis en travers du pont en cas de besoin.* » Le général allemand ordonne à ses soldats le pillage des maisons inoccupées. **L'abbé Lappara** décrit une mise à sac totale : « *Épars de tous côtés, des têtes de poulets ou de lapins, des plumes ou des viscères, des pots de confiture à moitié vides, envahis par des guêpes, des bocaux et des bouteilles brisées, des tas de linges sales qui traînent et répandent une odeur insupportable.* »...

Des religieux...

Plusieurs curés de Saint-Cyr sont enterrés ici :

Le père Jean-Baptiste MANOUVRIER

[1872 Saint-Éloi (23) – 1942 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Curé de 1930 à 1942.

Le père Michel DHAINE

[1912 Armentières (59) – 2000 Coulommiers (77)]

Curé de 1969 à 2000, dernier curé résidant à Saint-Cyr.

8

11



Sous l'ancien régime, le presbytère se situait derrière l'église, sur la place appelée aujourd'hui « Cour sainte ». Il fut vendu comme bien national en 1793. Le Presbytère fut alors implanté en lieu et place de l'ancien moulin Terwagne, aujourd'hui médiathèque. Il fut au milieu du XIX^e siècle pensionnat pour jeunes garçons, dirigé par les « *Frères de la doctrine chrétienne* » dit de « *Sion-Vaudémont* » jusqu'en 1859. Au début du XX^e siècle, on prend conscience des bienfaits du plein air ; on crée des colonies de vacances, le lieu devient la confessionnelle « *colonie Gabriel* » pour les petits citadins. Le presbytère reste la demeure des curés de la paroisse. Après le départ à la retraite de

◀ **Michel Dhaine**, dernier prêtre de la paroisse, le presbytère reste vacant, le temps d'y accueillir en 1995 deux religieuses retraitées, mais... très actives dans le soutien scolaire. L'ordre de la Sainte Trinité et des Captifs (fondé au XII^e siècle pour échanger les prisonniers chrétiens faits par les Barbaresques) leur succède en 2005. Il crée une structure d'aide et d'accompagnement qui accueille jusqu'à huit hommes, blessés par la vie, qui après une longue itinérance, viennent y trouver paix et tranquillité, et parfois le courage de repartir sur un autre chemin... Un religieux, **le père Loïc**, prêtre le jour et éboueur la nuit pour les besoins de la communauté, anime et encadre, à partir de 2005, cette « *maisonnée* ». En 2010, l'évêché lui demande de rejoindre sa congrégation des Trinitaires au Canada, le contraignant ainsi à quitter ses ouailles.

Deux religieuses des Célestines de Provins responsables de l'école privée des filles de Saint-Cyr sont également enterrées ici :

Mère Henriette, née Constance TULIER

[1838 Bambecque (59) – 1899 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Sœur Ambroisine, née Hélène Rose LEVASSEUR

[1847 Meaux (77) – 1898 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Constance Tulier, dite *sœur Marie-Henriette*, est la seconde directrice de l'école religieuse de Saint-Cyr réservée aux seules filles. Cette école appartient à l'ordre des Célestines de Provins, Constance Tulier y enseigne pendant 42 ans jusqu'à son décès.

Elle est assistée d'une à trois sœurs enseignantes selon les années : **Rosalie Paillard**, dite *sœur Marie-Jeanne* (1842-1905), **Victoire Pernel**, dite *sœur Marie-Rose* (1842-1886), **Élise Bellard** dite *sœur Marie-Dosithée* (1817-1892), **Anne Marie Rudel** (1844-pas de date de décès), **Geneviève Chapelin** dite *sœur Julie* (1818-1864), **Marie Alexandrine Gacongne** dite *sœur Marie-Athanase* (1809-1876), **Henriette Joussaume** dite *sœur Marie-Radegonde* (1853-1926) et **Hélène Levasseur** dite *sœur Ambroisine*.

Après avoir enseigné à Saint-Cyr-sur-Morin majoritairement, – certaines pendant plus de vingt ans – elles retourneront vivre dans leur communauté provinoise, à l'exception des deux sœurs décédées à Saint-Cyr et qui y seront enterrées.

Cette école rencontre un vif succès : ainsi, une dizaine d'années après son ouverture, ce sont trois institutrices qui accueillent 120 élèves, soit la totalité des filles d'âge scolaire, dont 95 payantes. Elle est tenue de fermer en 1903...

Des médecins

Hector DONON

[1826 Roye (80) – 1886 Saint-Cyr-sur-Morin (77)]

Médecin qui soigna l'épidémie de choléra de 1849.

8

33

Un médecin dévoué

Originaire de la Somme et fils d'un marchand-mercier, **le docteur Donon** s'est installé à Saint-Cyr-sur-Morin en 1852 pour y soigner la population locale jusqu'à sa mort. En dehors des maladies, des accouchements, des soins chirurgicaux, il fut confronté en 1854 à une violente épidémie de choléra pendant laquelle il transforma une partie du château de la Brosse de Saint-Ouen-sur-Morin en hôpital. Là, les sœurs de Saint-Vincent de Coulommiers soignèrent les malades sous ses directives, ce qui lui valut une médaille de la part de l'administration – *Saint-Cyr perd ainsi 64 habitants en 1854 et 44 en 1855 (à cette époque, la moyenne annuelle est de 35 morts)*. Débarrassée du choléra, la vallée va encore souffrir des épidémies de la variole en 1870.

D'une nature généreuse, plein d'humanité, médecin compétent, il gagna l'affection de ses malades et la reconnaissance de ses confrères. Malgré une faiblesse handicapante au niveau des jambes, il était sur tous les fronts mettant en danger sa propre santé, appliquant sa propre devise : *Les Hommes n'ont pas de droits, ils n'ont que des devoirs.*

Lors de ses obsèques en 1886, ses amis lui ont rendu hommage. On citera celui de **M. Jorand**, maire de l'époque : « *Laissez-moi vous dire que la population présente portera religieusement en elle le souvenir de vos bienfaits, qu'elle le transmettra à la population future et qu'ici vous vivrez encore avec nous et avec nos descendants.* »



Des médecins

Jean GUILLEMINOT

(1920 Saint-Denis (93) – 1959 Mantes-la-Jolie (78))

Chirurgien, engagé volontaire, maire de Limay (78).

3

103

Une courte carrière brillante...

Né en 1920 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), après le lycée Condorcet et sitôt le Bac en poche, il entame des études de médecine, « influencé » par son parrain, lui-même médecin.

En vacances à Saint-Ouen-sur-Morin chez ses parents, il rencontre **Jacqueline Simon**, fille de l'artiste peintre **Georges Simon-Dharm** qui a sa maison de campagne à Busserolles. Elle deviendra leur résidence secondaire après leur mariage en 1939.

Interne en 1943 à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye, engagé volontaire, il est chef d'équipe chirurgical de la Défense passive en 1944.

Lors de la campagne de l'Atlantique (avril 1945), médecin lieutenant sur l'hôpital de Saintes, il soigne des centaines de blessés au poste chirurgical avancé de la « Division Gironde » pendant la bataille de Royan. Cela lui vaudra une citation et la Croix de guerre avec étoile de bronze. Démobilisé en janvier 1945, il travaille sa thèse « *La réanimation au service de la chirurgie* » qu'il présente en 1947 et pour laquelle il obtient la médaille de bronze de la Faculté de médecine. La même année, il est nommé à l'hôpital de Mantes (Yvelines) en chirurgie générale.



Anecdote : Médecin légiste, Jean GUILLEMINOT est chargé en 1951 de l'examen du cadavre de Pierrot le Fou (1916-1946), ennemi public N°1. De 1940 à 1946, ce malfrat fut successivement membre de la Gestapo puis de la Résistance chargé de liquider les « collabos » puis encore racketteur, braqueur responsable de multiples assassinats, chef du « Gang des Tractions ». Blessé par balle, enlevé par ses complices de la clinique où il était soigné, c'est un drain chirurgical retrouvé sur son cadavre qui permettra de l'identifier.

Jean Guilleminot, Conseiller départemental de l'Ordre des médecins, vice-président des Donneurs de sang, membre de l'Association française des chirurgiens, de la Société française d'Anesthésie et Analgésie, du Syndicat national des chirurgiens français et du Lions club (dont il fut président), est élu maire de Limay en mars 1959.

Les projets qu'il a pour cette ville — dont la construction d'une clinique — ne verront pas le jour : il décède en août 1959 à 39 ans, renversé par une voiture.

Le journal *le Mantois* précisera : « *Par un curieux destin, cet homme appelé journellement à donner des soins aux accidentés de la route devait lui aussi succomber à un accident de cet ordre... – ... Il avait avec chacun et en particulier avec ses malades un contact humain qui faisait apprécier son sens moral... – ... il avait acquis une certaine notoriété et sa souriante bonhomie le faisait aimer de tous ses malades qui se confiaient à lui.* »

À l'arrière de sa tombe, son nom et celui de son épouse sont gravés sur une pierre provenant de l'ancien hôpital de Mantes construit sous Louis XIV, aujourd'hui disparu.

Sources et crédits...

Recherches		
Marie-France	Guignard	2025
Création graphique et mise en page		
Jean-Claude	Houdry	© 2025
Sources		
Editions	TERROIRS www.terroirs77.fr	
	« <i>Flâneries en Brie</i> » <i>ISBN : 978-2-9533055-0-0</i>	2008
	« <i>À l'école de nos campagnes</i> » <i>ISBN : 978-2-490509-01-0</i>	2020
	« <i>Montmartre à la campagne</i> » <i>ISBN : 978-2-9533055-6-2</i>	2012
	« <i>Pomenades-découvertes...</i> » <i>ISBN : 978-2-9533055-2-4</i>	2011
	Catalogue d'exposition <i>Clérico</i>	2013
Témoignages	Bertrand et Francine Bourniche	
	Pascal Guillemminot	
	Philippe Jampierre	
	Jean Bachelet	
Articles	Marie-France Guignard	Docteur Donon et Pierre Périhard-Berger
Remerciements	<i>Nous remercions les descendants pour leur coopération.</i>	
À l'attention du lecteur...	<i>Si vous constatiez une erreur ou un oubli dans ces pages, merci de nous le faire savoir afin que nous puissions rectifier le document numérique le cas échéant. Vous adresser en Mairie de Saint-Cyr-sur-Morin ou par mail... mairie.stcyrsurmorin@orange.fr</i>	
Mise à jour :	20 février 2026	



Cimetière SAINT-CYR et SAINT-OUEN-SUR-MORIN

Ils ont marqué l'histoire de nos deux communes...

